



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 5.

1^{er} Mai 1904.

Les harmonies de l'espace

Une des impressions que nous cause, la nuit, l'observation des cieux, c'est celle d'un majestueux silence ; mais ce silence n'est qu'apparent. Il résulte de l'imperfection de nos sens. Pour des êtres mieux partagés, doués de sens ouverts aux bruits subtils de l'infini, tous les mondes vibrent, chantent, palpitent, et leurs vibrations, mariées, forment un immense concert (1).

(1) Chaque corps qui se meut dans le vide en tournant sur lui-même, émet un son en rapport avec son volume et la rapidité de ses mouvements. Voir l'expérience du jouet d'enfant dit « la toupie hollandaise ».

Cette loi des grandes harmonies célestes, nous pouvons l'observer dans notre propre famille solaire.

On sait que l'ordre de succession des planètes dans l'espace est réglé par une loi de progression, dite loi de Bode. Les distances doublent, de planète en planète, à partir du soleil. Chaque groupe de satellites obéit à la même loi. Or, ce mode de progression a un principe et un sens. Ce principe se rattache à la fois aux lois du nombre et de la mesure, aux mathématiques et à l'harmonie (1).

Les distances planétaires sont réglées d'après l'ordre normal de la progression harmonique ; elles expriment l'ordre même des vibrations de ces planètes, et les harmonies planétaires, calculées d'après ces règles, donnent un accord parfait. On pourrait comparer le système solaire à une harpe immense dont les planètes représentent les cordes. Il serait possible, dit Azbel, « en réduisant aux cordes sonores la progression des distances planétaires, de construire un instrument complet et absolument accordé (2) ».

Au fond — et c'est là la merveille — la loi qui régit les rapports du son, de la lumière, de la chaleur, est la même qui régit le mouvement, la formation et l'équilibre des sphères, en même temps qu'elle règle leurs distances. Cette loi est à la fois celle des nombres, des formes et des idées. C'est la loi d'harmonie par excellence ; c'est la pensée, c'est l'action divine entrevue !

La parole humaine est bien pauvre, presque insuffisante à exprimer, à expliquer les mystères adorables de l'harmonie éternelle. L'écriture musicale, seule, peut en fournir la synthèse, en communiquer l'impression esthétique. La musique, langue divine, exprime le rythme des nombres, des lignes, des formes, des mouvements. C'est par elle que les profondeurs s'animent et vibrent. Elle emplit de ses ondes l'édifice colossal de l'Univers, temple auguste où retentit l'hymne de la vie infinie.

Pythagore et Platon croyaient déjà percevoir la « musique des sphères ». Or, ce qui n'était qu'une intuition devient un fait et sera demain une vérité absolue, démontrée.

Il n'est pas jusqu'aux exceptions à la règle universelle d'harmonie, elles-mêmes, aux déviations apparentes des planètes ou « trilles d'aviations » qui ne s'expliquent et ne soient des sujets d'admiration. Elles constituent des sortes de « dialogues de vibrations aussi rapprochées que possible de l'unisson » et présentent un charme esthétique de plus dans ce prodige de beauté qu'est l'univers. Ainsi de la situation actuelle de Vénus par rapport au soleil (3).

(1) Voir Azbel. *Le Beau et sa Loi*, Hugues Robert, édit. Paris.

(2) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 29.

(3) La vibration solaire, dit Azbel (*Harmonie des Mondes*, p. 22), projette les épanouissements sphériques des harmoniques de sa fondamentale à travers

Un autre cas, des plus frappants, est celui des petites planètes, dites télescopiques, qui évoluent entre Mars et Jupiter, au nombre de plus de 520, occupant un espace d'octave entier, divisé en autant de degrés ; d'où la probabilité que cet ensemble de mondiicules ne constitue pas, comme on l'a cru, un univers de débris, mais le laboratoire de plusieurs mondes en formation, mondes dont l'étude du ciel nous dira la genèse future.

Les grands rapports harmoniques qui règlent la situation respective des planètes de notre système solaire sont au nombre de quatre. Ils trouvent leur application :

1° Du Soleil à Mercure : sur ce point aussi les forces harmoniques sont en travail ; des planètes nouvelles s'ébauchent.

2° De Mercure à Mars. C'est la région des petites planètes, où se meut notre Terre et où elle joue le rôle de dominante locale, avec une tendance à s'éloigner du soleil pour se rapprocher des harmonies planétaires supérieures. Mars, composante de ce groupe, dont nous pouvons distinguer au télescope les continents, les mers, les canaux gigantesques, tout l'appareil d'une civilisation antérieure à la nôtre ; Mars, quoique plus petit, est mieux équilibré que notre demeure.

Les 500 planètes télescopiques constituent ensuite un intervalle de transition ; elles forment comme un collier de perles célestes reliant le groupe des planètes inférieures à la chaîne imposante des grandes planètes, de Jupiter à Neptune et au-delà. Cette chaîne forme le quatrième rapport harmonique, aux notes décroissantes, comme le volume des sphères géantes qui la composent. Dans ce groupe, Jupiter a le rôle de dominante ; les deux modes, majeur et mineur, se combinent en lui :

« Comme dans l'inversion harmonique du son, dit Azbel (1), c'est par une progression constante que le groupe ancien, de Neptune à Jupiter, affirme la formation de ses volumes. Le chaos de corpuscules télescopiques, qui suit,

l'espace, non seulement sous la forme apparente de planètes invisibles, mais en principe et essentiellement sous l'expression éthérée d'ondes harmoniques, suivant la progression régulière 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 etc. C'est par les courants directs de ces ondes que les corps planétaires se dirigent directement. Et par les courants circulaires — sortes de sinus de vagues formées aux nœuds de rencontre des ondes composées successives — que ces corps, en même temps, se dirigent complexement autour de la vibration maîtresse ».

« Toutefois, les corps planétaires sont soumis aux multiplicités de leurs esthétiques particulières de volume, masse ou densité, outre celles des révolutions elliptiques etc., qui se conjuguent pour modifier plus ou moins leurs itinéraires théoriques. D'où des aviations conséquentes apparaissant d'abord comme des déviations, mais dont le calcul esthétique permet, ici, d'apercevoir le caractère harmonique, à côté du caractère mathématique simple. »

(Suivent de nombreuses figures, tableaux et graphiques très détaillés.)

(1) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 13.

a arrêté brusquement cette progression. Jupiter est resté là, comme un second soleil, au seuil des deux systèmes. Des rôles d'octave et de seconde dominante, il a passé à celui de tonique secondaire et relative pour exprimer le caractère du rôle spécial, évidemment mineur et relatif, par rapport à celui du soleil, qu'il allait remplir, pendant que de jeunes formations se disposaient en deçà, l'éloignant peu à peu, lui et les mondes qu'il a désormais en tutelle, de l'astre dont il est le plus robuste fils. »

Il est robuste, en effet, et bien imposant dans sa course, ce colossal Jupiter, que j'aime à contempler dans le calme des nuits d'été, douze cents fois plus gros que notre globe, escorté par ses cinq satellites, dont l'un, Ganymède, a le volume d'une planète. Debout sur le plan de son orbite, de façon à jouir d'une égalité perpétuelle de température sous toutes les latitudes, avec des jours et des nuits toujours uniformes dans leur durée, il est, en outre, composé d'éléments d'une densité quatre fois moindre que ceux constituant notre massive demeure, ce qui permet d'entrevoir pour les êtres qui habitent ou habiteront Jupiter, des facilités de déplacement, des possibilités de vie aérienne qui en feront un séjour de prédilection. Quel théâtre magnifique de la vie ! quelle scène d'enchantement et de rêve que cet astre géant !

Plus étrange, plus merveilleux encore est Saturne, dont l'aspect est si impressionnant au télescope, Saturne, égal à huit cents globes terrestres amoncelés, avec son immense diadème en forme d'anneau et ses huit satellites, parmi lesquels Titan égale en dimension Mars lui-même.

Saturne, avec le riche cortège qui l'accompagne dans sa lente révolution à travers l'espace, constitue à lui seul un véritable univers, image réduite du système solaire. C'est un monde de travail et de pensée, de science et d'art, où les manifestations de l'intelligence et de la vie se développent sous des formes d'une variété et d'une richesse inimaginables. Son esthétique est savante et compliquée ; le sens du beau y est rendu plus subtil et plus profond par les mouvements alternants, les éclipses des satellites et des anneaux, tous les jeux d'ombre, de lumière, de couleurs, où les nuances se fondent en des dégradations inconnues à l'œil des terriens, et aussi par des accords harmoniques, si émouvants en leurs conclusions analogiques avec ceux de l'univers solaire tout entier !

Vient ensuite, aux frontières de l'empire du soleil, Uranus et Neptune, planètes mystérieuses et magnifiques, dont le volume égale près d'une centaine de globes terrestres réunis. La note harmonique de Neptune serait : « la culminante d'accord général, le sommet de l'accord majeur de tout le système. » Puis, ce sont d'autres planètes lointaines, sentinelles perdues de notre groupement céleste, encore inaperçues mais pressenties et même calculées, d'après les influences qu'elles exercent sur les confins de

notre système, longue chaîne d'harmonies aiguës qui nous rattache à d'autres systèmes de mondes.

Plus loin se déroule l'immense océan stellaire, gouffre de lumière et d'harmonie, dont les vagues mélodieuses enveloppent de toutes parts et bercent notre univers solaire, cet univers si vaste pour nous, si chétif par rapport à l'au-delà. C'est la région de l'inconnu, du mystère, qui attire sans cesse notre pensée et que notre pensée est impuissante à mesurer, à définir, avec ses millions de soleils de toutes grandeurs, de toutes puissances, ses astres doubles, multiples, colorés, effrayants foyers qui illuminent les profondeurs, versant à flots la lumière, la chaleur, l'énergie, et que des vitesses formidables emportent dans l'immensité, avec leurs cortèges de mondes, terres du ciel, invisibles mais soupçonnées, et les familles humaines qui les habitent, les peuples et les cités, les civilisations grandioses dont elles sont le théâtre.

Partout les merveilles succèdent aux merveilles : groupes de soleils animés de colorations étranges, archipels d'astres, comètes échevelées, errant dans la nuit de leur aphélie, foyers mourants qui se rallument tout à coup et flamboient au fond de l'abîme, pâles nébuleuses aux formes fantastiques, fantômes lumineux dont les radiations, nous dit Herschell, mettent deux millions d'années à nous parvenir, formidables genèses d'univers, berceaux et tombes de la vie universelle, voix du passé, promesses de l'avenir, splendeurs de l'infini !

Et tous ces mondes unissent leurs vibrations en une mélodie puissante. L'âme, délivrée des liens terrestres et parvenue à ces hauteurs, entend la voix profonde des cieux éternels !



Dans leur ensemble, les rapports harmoniques qui règlent les distances planétaires représentent exactement, comme l'a établi Azbel (1), l'étendue de notre clavier sonore. Les rapports d'octave ou puissances harmoniques sont identiques à ceux des distances et à la loi des mouvements. Notre système solaire représente une sorte d'édifice à huit étages, c'est-à-dire huit octaves, avec un escalier formé de 320 degrés ou ondes harmoniques sur lequel les planètes se trouvent placées, occupant des « paliers indiqués par l'harmonie d'un accord parfait multiple ».

Les dissonances ne sont qu'apparentes ou passagères. L'accord se retrouve au fond de tout. Les règles de notre harmonie musicale ne semblent être qu'une conséquence, une application bien imparfaite de la loi d'harmonie souveraine qui préside à la marche des mondes. Nous pouvons donc

(1) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 10.

croire logiquement que la mélodie des sphères serait intelligible pour notre esprit si nos sens pouvaient percevoir les ondes sonores qui emplissent l'espace (1).

La règle générale, pour être absolue, n'est cependant pas étroite et rigide. Dans certains cas, comme dans celui de Neptune, l'harmonie relative paraît s'écarter du principe, jamais pourtant de façon à en sortir. L'étude des mouvements planétaires en fournit la démonstration évidente.

Dans cet ordre d'études, plus qu'en tout autre, nous voyons se manifester, dans son imposante grandeur, la loi du Beau et du Parfait qui régit l'univers. A peine notre attention se porte-t-elle vers les immensités sidérales, qu'aussitôt la sensation d'esthétique devient intense. Cette sensation va grandir encore et s'accroître à mesure que se préciseront les règles de l'harmonie universelle, à mesure que se lèvera pour nous le voile qui nous dérobe les splendeurs célestes.

Partout, nous retrouverons cette concordance qui charme et émeut. En ce domaine, aucune de ces discordances, de ces déceptions, si fréquentes au sein de l'humanité. Partout se déploie cette puissance d'harmonie et de beauté qui porte à l'infini ses combinaisons, embrassant dans une même unité toutes les lois dans tous les sens : arithmétique, géométrie, esthétique (2).

L'univers est un poème sublime dont nous commençons à peine à épeler le premier chant. Nous en saisissons seulement quelques notes, quelques murmures lointains et affaiblis, et déjà ces premières lettres du merveilleux alphabet musical nous remplissent d'enthousiasme. Que sera-ce quand, devenus plus dignes d'interpréter le divin langage, nous percevrons, nous comprendrons les grandes harmonies de l'espace, l'accord infini dans l'infinie variété, le cantique, chanté par ces millions d'astres qui, dans la diversité prodigieuse de leurs volumes et de leurs mouvements, accordent leurs vibrations pour une symphonie éternelle ?

Mais, demandera-t-on, cette musique céleste, cette voix des cieux profonds, que dit-elle ?

(1) « M. Emile Chizat, dit Azbel (*La Musique dans l'espace*) constate que le jeu d'orgue dit « voix célestes » n'est pas autre chose que l'application musicale intuitive du rôle important « des idées d'étoile ». Il est probable que des manifestations symphoniques seront faites ultérieurement à ce sujet qui pourraient réserver au public des impressions inattendues. Puissent-elles, seulement, aider à ramener nos musiques « terrestres » qui s'égarent à des notions un peu plus hautes et réelles, du sacerdoce d'harmonie quelles devraient remplir parmi nous. »

(2) « Dans les calculs harmoniques, dit Azbel (*Harmonie des Mondes*, p. 36), le sens de *quantité* du Nombre se trouve toujours éclairé et complété par le sens de la Note, c'est-à-dire par le sens de la *qualité* harmonique que le Nombre comporte. »

Ce langage rythmé, c'est le Verbe par excellence, celui par qui tous les mondes et les êtres supérieurs communiquent entre eux, s'appelant à travers les distances ; par qui nous communiquerons un jour avec les autres familles humaines qui peuplent l'espace étoilé.

C'est la télégraphie universelle, dans le principe même des vibrations qui servent à traduire la pensée, véhicule de l'idée dans toutes les régions de l'univers, par qui les âmes élevées procèdent à de perpétuels échanges, à des effusions de science, de sagesse et d'amour, s'entretenant d'un astre à l'autre de leurs œuvres communes, du but à atteindre, des progrès à réaliser.

C'est encore l'hymne que les mondes chantent à Dieu, tour à tour chant d'allégresse, adoration, plainte, prière ; c'est la grande voix des sphères, la suprême harmonie des êtres et des choses, le cri d'amour qui monte éternellement vers l'Intelligence ordonnatrice des univers.

Quand donc saurons-nous détacher nos pensées des banalités quotidiennes et les élever vers ces cimes ; quand donc saurons-nous pénétrer ces mystères du ciel et comprendre que chaque découverte réalisée, chaque conquête poursuivie dans cette voie de lumière et de beauté contribue à ennoblir notre esprit, à agrandir notre vie morale et nous procure des joies supérieures à toutes celles de la matière.

Quand donc comprendrons-nous que c'est là, dans ce splendide univers, que notre propre destinée se déroule, et que l'étudier, c'est étudier le milieu même où nous sommes appelés à revivre, à évoluer sans cesse, en nous pénétrant de plus en plus des harmonies qui l'emplissent ; que partout, la vie s'épanouit en des floraisons d'âmes ; que l'espace est peuplé de sociétés sans nombre à qui l'être humain est rattaché par les lois de sa nature et de son avenir !

Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux qui détournent leurs regards de ces spectacles et leur esprit de ces problèmes ! car il n'est pas d'étude plus impressionnante, plus émouvante, pas de révélation plus haute de science et d'art, pas de plus sublime leçon.

Non, le secret de notre bonheur, de notre puissance, de notre avenir n'est pas dans les choses passagères de ce monde ; il est dans les enseignements d'en haut et de l'au-delà. Et les éducateurs de l'humanité sont bien inconscients ou bien coupables qui ne songent pas à élever les âmes vers les sommets où resplendit la vraie lumière.

Ah ! certes, si le doute et l'incertitude nous assiègent, si la vie nous paraît lourde, si nous tâtonnons dans la nuit à la recherche du but, si le pessimisme et la tristesse nous envahissent, eh bien, n'en accusons que nous-mêmes, car le grand livre infini est là, ouvert sous nos yeux, avec ses pages magiques dont chaque mot est un groupe d'astres, chaque lettre un soleil, le grand livre

où nous devons apprendre à lire le sublime enseignement. La vérité est là, écrite en lettres d'or et de flamme ; elle appelle, elle sollicite notre regard, vérité, réalité plus belle que toutes les légendes et toutes les fictions.

Et c'est elle qui nous dit la vie impérissable de l'âme, ses vies renaissantes sur la spirale des mondes, les étapes innombrables sur la route de lumière, la poursuite de l'éternel bien dans l'infinie durée, l'escalade des cieux à la conquête de la pleine conscience, la joie de toujours vivre pour toujours aimer, toujours monter, toujours acquérir de nouvelles puissances, des vertus plus hautes, des perceptions plus vastes. Et par dessus tout, la vision, la compréhension, la possession de l'Eternelle beauté, la félicité d'en pénétrer les lois, de s'associer plus étroitement à l'œuvre divine et à l'évolution des humanités.

Car de ces magnifiques études, l'idée de Dieu se dégage plus majestueuse, plus sereine. La science des harmonies célestes est comme le piédestal grandiose sur lequel se dresse l'auguste figure, Beauté souveraine dont l'éclat, trop éblouissant pour nos faibles yeux, reste encore voilé, mais rayonne doucement à travers l'obscurité qui l'enveloppe.

Idée de Dieu, centre ineffable où convergent et se rejoignent, en une synthèse sans bornes, toutes les sciences, tous les arts, toutes les vérités supérieures, tu es le premier et le dernier mot des choses présentes ou passées, proches ou lointaines, tu es la Loi même, la cause unique de toutes les causes, l'union absolue, fondamentale, du Bien et du Beau, que réclame la pensée, qu'exige la conscience et en qui l'âme humaine trouve sa raison d'être et la source intarrissable de ses forces, de ses lumières, de ses inspirations !

LEON DENIS

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (suite) (1).

VII

L'ÉDIT DE MILAN

C'est en 313, quelques mois après sa victoire sur Maxence, alors que les bûchers de Dioclétien et de Galère étaient à peine éteints, que Constantin fit paraître le fameux édit de Milan.

Après avoir invoqué la Divinité qui réside au Ciel, — il ne parle plus des Dieux — Constantin ajoute : « Nous faisons savoir notre volonté, afin que la liberté de suivre ou d'embrasser la religion chrétienne ne soit refusée

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903 ; janvier, février, mars et avril 1904.

« à personne ; mais qu'il soit licite à chacun de dévouer son âme à la religion qui lui convient.

« Cette concession que nous accordons aux chrétiens, nous l'accordons également à tous ceux qui veulent suivre leur culte ou leurs rites particuliers. Car il convient évidemment à la tranquillité de notre temps, que chacun, dans les choses divines, suive le mode qui lui convient. »

Cet édit, dont les conséquences devaient être si importantes, constitue, au point de vue moral, la plus grande révolution de l'antiquité.

En proclamant que chacun était libre de suivre son culte et d'adorer son Dieu, Constantin limitait sa puissance et les droits de ses représentants qui n'avaient plus le pouvoir de s'immiscer dans la question de conscience. Nouveauté inouïe pour ces temps, où l'Empereur était non seulement le grand Pontife, mais encore un demi-dieu qui avait ses autels et qui jouissait de tous les attributs de la Divinité, et où aucun citoyen romain ne pouvait, sans danger, suivre publiquement un autre culte que celui des Dieux de l'Etat.

Cette admirable leçon de sagesse et de tolérance donnée il y a seize siècles par celui qu'on appelait alors le maître du monde, ne fut pas longtemps entendue, et ceux qui eurent plus tard entre leurs mains les destinées des peuples ne l'ont pas suivie : ils ne comprirent pas cette grande conception de l'Empereur inspiré qui, paraphrasant la divine parole du Christ : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », séparait nettement les choses spirituelles des choses temporelles et affranchissait l'homme en lui donnant la plus grande de toutes les libertés, la liberté de conscience.

Cet éclair qui venait d'illuminer l'âme humaine ne dura qu'un instant : et sous les successeurs de Constantin, la religion d'Etat et l'intolérance, avec tous les crimes qui l'accompagnent, vont reparaitre. De nombreux siècles se succéderont ainsi sans que la grande vérité révélée soit admise, et l'affranchissement de l'Esprit sera, jusqu'à nos jours, constamment arrêté par des sectaires aveugles qui suborneront tout à l'intérêt de leur fausse religion ou de leur étroite politique.

L'édit de Milan qui se terminait en ordonnant de rendre aux chrétiens tous les biens qui leur avaient été confisqués pendant les persécutions, produisit dans l'Empire un étonnement des plus profonds. C'était, comme nous l'avons dit, une révolution formidable à laquelle personne ne pouvait s'attendre.

Comment imaginer que les chrétiens, les parias de la veille, les conspirateurs, ceux qui, il y avait à peine dix ans, remplissaient les arènes pour la plus grande joie du peuple, — comment imaginer que ces hommes, devenus les protégés de l'Empereur, allaient jouir de toutes les libertés du citoyen romain, et que leur Dieu, ce juif rebelle mort sur la croix, allait remplacer dans les temples et à la tête des armées les anciens Dieux protecteurs de la Patrie ?

Si l'étonnement fut grand, l'indignation fut plus grande encore. Indifférents et sceptiques, les Romains avaient bien accepté, par politique, dans leur Capitole, certaines divinités des Barbares, mais ils ne pouvaient admettre qu'un nouveau Dieu vint remplacer ceux que leurs pères avaient adorés, et auxquels ils rendaient, par habitude, un culte journalier.

Chez les Chrétiens, ce fut une explosion de joie indicible. Cette liberté si inattendue qu'on leur accordait fut considérée comme un véritable don de Dieu, et ils virent dans cet événement une marque des plus certaines de la protection céleste qui leur avait été promise.

Constantin ne se borna pas à proclamer, dans l'édit de Milan, la liberté de conscience. D'autres édits furent également publiés, tous ayant une grande importance, et tous empreints de cette immense pitié humaine qui est l'essence des doctrines du Christ. Voici les principaux :

Les combats de gladiateurs furent interdits. Il fut défendu de marquer au front les condamnés aux mines et de rompre les jambes aux condamnés à mort avant de les faire mourir.

Des peines sévères furent édictées contre les parents qui tuaient leurs nouveau-nés. Ceux qui vendaient leurs enfants, faute de pouvoir les nourrir, furent avertis qu'ils n'avaient qu'à faire une déclaration de pauvreté devant le Prêtre, et qu'il leur serait donné de l'argent, des habits et des vivres. Les juges ne devaient plus condamner à la peine capitale que sur le témoignage unanime des accusateurs. Ceux qui étaient seulement prévenus d'un crime « ne devaient pas être fortement enchaînés, ni enfermés dans des cachots obscurs, mais simplement retenus dans des lieux où il y a de l'air et du jour. » — Des hôpitaux furent élevés pour donner asile aux nécessiteux, aux veuves, aux orphelins et aux malades.

L'esclavage ne pouvait être aboli : les esclaves seuls travaillant dans l'Empire, leur affranchissement aurait bouleversé la société et amené les plus grands désordres. Mais il fut défendu de les maltraiter et des lois favorisèrent leur libération en supprimant des formalités qui la rendaient le plus souvent illusoire. De son côté, l'Eglise rendait, devant Dieu, l'esclave l'égal de son maître, en les courbant tous les deux sous la même bénédiction du prêtre, et en les faisant asseoir côte à côte à la table de la communion. Enfin, une loi qui causa une joie dont nous pouvons difficilement aujourd'hui nous faire une idée, fut promulguée : elle ordonnait le repos complet le dimanche, le jour du Seigneur, et elle défendait d'employer ce jour-là les esclaves à aucun travail. Les malheureux, courbés sous le fouet de leurs gardiens, eurent ainsi quelques heures de repos.

Ce grand souffle humanitaire, cette charité évangélique qui se manifeste dans tous les actes du grand Empereur, bouleversaient complètement les idées, les croyances, les mœurs de cette époque. Toutes ces prescriptions en

faveur des faibles, des malheureux, des opprimés marquaient un bond si prodigieux dans le progrès de la morale, que les Chrétiens étaient convaincus que l'Empereur, en les édictant, n'était que l'interprète des inspirations du Christ.

Il paraissait évident, en effet, que ce n'était ni dans les études qu'il avait faites, ni dans le milieu où il avait vécu, qu'il avait pu puiser ces grandes idées d'humanité.

Elevé à la Cour de Dioclétien et de Galère, les grands persécuteurs des Chrétiens, puis dans les camps, Constantin n'avait eu sous les yeux que des exemples qui ne pouvaient le prédisposer aux idées généreuses. Ce n'était pas non plus dans l'étude des philosophes anciens qu'il avait trouvé ces nobles inspirations.

Les Ioniens, les Eléates, les Pythagoriciens avaient échafaudé systèmes sur systèmes pour chercher à expliquer l'univers, sa formation et son organisation : mais ils s'étaient peu occupés de morale. Socrate, Platon et après eux Aristote avaient spiritualisé la Philosophie par leurs théories sur Dieu, sur l'âme, sur les idées, sur le Bien, sur la Providence qui, suivant Platon, « dispose et gouverne toutes choses pour la conservation et le bien de l'ensemble. »

Aristote dans ses trois grands traités sur l'Ethique s'était occupé du Bien, de la Justice, de l'amitié, du plaisir et du bonheur véritables. Mais toutes ces belles théories peu accessibles, même à la plupart des intelligences de cette époque, étaient absolument incompréhensibles pour les masses. Et au point de vue de la morale pratique, et des idées qui devaient émanciper l'esprit humain, ni Platon, ni Aristote, les deux plus grands génies de l'antiquité, n'avaient donné de formule nouvelle. Bien au contraire : au point de vue de la liberté, ils avaient accentué la nécessité de l'autorité absolue du chef dans l'Etat, du père dans la famille.

Ce père avait le droit de mettre à mort les enfants malades ou mal venus. Nul ne pouvait sortir de sa caste et les artisans étaient faits pour obéir aux magistrats et aux guerriers. L'égalité et la fraternité n'avaient pas été présentes par ces grands penseurs. L'élite seule les occupe : la plèbe est pour eux l'objet d'un profond mépris : l'esclave est un bétail.

L'esclavage, disait Aristote, est une institution juste et nécessaire ; certains étant nés pour être esclaves et d'autres pour être maîtres.

Après Platon et Aristote, étaient venus les Epicuriens et les Stoïciens, matérialistes ou panthéistes, cherchant le bonheur, les uns dans le plaisir, qu'ils font consister surtout dans le repos absolu, le désintéressement de tout, dans un égoïsme stérile : les autres, dans le mépris de tout plaisir, de toute douleur, dans l'absence de toute passion, dans une résignation impassible.

Les deux plus célèbres Stoïciens, l'esclave Epictète et l'empereur Marc-

Aurèle, avaient écrit de magnifiques pensées sur le désintéressement, sur la résignation, sur le mépris des grandeurs. « Supporte et abtiens-toi, disait « Épictète, ne désire rien, tu n'auras rien à regretter. Le sage est insensible « à la douleur, il méprise le plaisir et la volupté. » « Nous sommes tous con- « citoyens du monde, disait Marc-Aurèle, et nous avons tous la même origine « et le même but. » Mais quelle origine ? Le Philosophe ne l'indique pas ; et quant au but, il est défini dans cette triste pensée : « Alexandre et son « muletier morts, ont la même condition, ou rendus au principe général, ou « dispersés en atomes. » Et Épictète : « Il n'y a pas d'enfer, ni d'Achéron, « ni de Cocyte ; à la mort la substance se dissout dans les éléments dont elle « a été composée. »

Les pensées émises par ces Stoïciens peuvent nous paraître d'autant plus belles, que leurs auteurs n'attendaient rien après la mort. Mais cette morale triste et aride, cette ignorance des origines de l'homme, cette chute dans le néant de la vie humaine, ne pouvaient contenter ni le cœur, ni la raison ; et c'est ce qui a fait la faiblesse de toutes ces philosophies ; c'est ce qui a rendu leurs enseignements entièrement stériles.

Dire à l'homme qu'il doit être vertueux, c'est bien ; mais encore faut-il lui dire pourquoi il doit être vertueux.

Ces entretiens philosophiques, absolument ignorés des masses, n'étaient connus que de quelques esprits d'élite et, parmi eux, bien rares étaient ceux qui conformaient leur conduite à ces enseignements.

Marc-Aurèle, en écrivant ses pensées, persécutait les Chrétiens et présidait les jeux sanglants du cirque ; et son fils Commode qui lui succéda, et qui avait probablement connaissance des œuvres philosophiques de son père, a été rangé, par son despotisme et ses cruautés, au nombre des plus détestables Césars.

La philosophie ancienne n'avait donc rien fait pour adoucir les mœurs, pour améliorer le sort des malheureux, pour relever la dignité humaine. Au iv^e siècle, les maîtres n'avaient aucun scrupule de torturer leurs esclaves et de les jeter dans les viviers pour engraisser les murènes ; — et le plus grand plaisir du peuple était toujours de voir déchirer les victimes par les bêtes féroces, et de faire égorger par son vainqueur le gladiateur terrassé.

On a dit cependant que les doctrines philosophiques de l'antiquité, et surtout celles de Platon, auraient été suffisantes pour transformer la société, et que le Christianisme était inutile.

Cette assertion mise en avant par des esprits peu réfléchis, est absolument démentie par l'histoire, et par l'étude de la mentalité des hommes des premiers siècles de notre ère.

Les grands philosophes grecs : Pythagore, Socrate, Platon avaient disparu depuis plusieurs siècles, lors de la venue du Christ. Aristote, le plus grand

de tous, était mort depuis plus de trois cents ans. Et pendant cette si longue période, les enseignements de ces grandes intelligences, — très peu répandus à leur époque, — étaient peu à peu tombés dans l'oubli le plus complet. Les leçons de ces maîtres n'avaient guère dépassé le seuil de leurs écoles, et n'avaient pu rien faire pour élever le niveau intellectuel des peuples : Les Romains de la décadence étaient au point de vue moral, social et religieux, inférieurs aux Grecs du siècle de Périclès.

Comment cette Philosophie que les gnostiques et les néo-platoniciens avaient vainement essayé de faire renaître, comment cette métaphysique compliquée qui n'avait eu jusqu'alors aucune influence sur les hommes, seraient-elles arrivées tout à coup à transformer leur mentalité, surtout à une époque où la corruption des mœurs, la cruauté, le mépris de la vie humaine et l'abaissement des caractères étaient plus grands qu'ils ne l'avaient jamais été ? Par quel miracle enfin, ces doctrines philosophiques, impuissantes sur les esprits relativement cultivés de la Grèce, auraient-elles réussi à s'imposer aux barbares et à les préparer, en leur donnant des idées toutes nouvelles, à devenir le noyau des nations civilisées d'aujourd'hui ?

On peut penser que ces barbares, qui n'étaient guère plus évolués que les peuplades que nous voyons encore dans l'intérieur de l'Afrique, seraient restés comme elles à l'état primitif. Comment en seraient-ils sortis ? Les quelques éléments civilisateurs qui existaient dans la société romaine auraient été rapidement étouffés par l'invasion, et l'Europe aurait vécu dans la barbarie pendant un temps qu'il est impossible de déterminer.

Et aujourd'hui que le niveau intellectuel s'est considérablement élevé, quel est l'homme de bonne foi qui oserait soutenir que les philosophies anciennes ou modernes, avec leur obscure métaphysique et les problèmes insolubles qu'elles discutent depuis des siècles, peuvent apporter une amélioration quelconque à la moralité des masses ? Ce qui est impossible aujourd'hui, l'était bien plus encore au IV^e siècle : rien ne pouvait remplacer l'idée chrétienne.

Les règles de la morale ne peuvent être enseignées et comprises que si elles reposent sur une base bien claire, bien nette, compréhensibles par tous.

Dire avec Platon que « l'homme doit arriver à l'harmonie par la pratique des trois grandes vertus qui composent l'âme : la sagesse, le courage et la tempérance » ; ou avec Aristote : « Que la vertu consiste à accorder la raison et la passion, et à modérer ses désirs ». Répéter à l'homme, après Marc-Aurèle : « Regarde en dedans : là est la source de tout Bien, et une source qui peut couler indéfiniment, si tu y puises sans cesse. » Ou encore : « Tu dois faire le Bien pour le Bien, sans aucun espoir de récompense. » Tout cela est parfait, mais il faut bien reconnaître que ces belles idées n'ont jamais été et ne seront jamais comprises par l'homme qui ne sera pas très évolué. D'abord, son état mental ne lui permet pas de se les assimiler, et

puis, son intérêt immédiat étant presque toujours opposé au bien qu'il doit faire aux autres, son intérêt l'emportera toujours sur les plus admirables conceptions philosophiques. Il y a là un fait d'expérience, un fait brutal devant lequel il faut s'incliner.

Le fond de la morale de Kant et des plus illustres philosophes, est l'idée du *Devoir*. Mais qu'est-ce que le Devoir ? Sur quelle base repose-t-il ? Que représente ce mot mystérieux à l'esprit de la généralité des hommes ? La notion du devoir ne va-t-elle pas varier avec chaque individu ?

Si je suis malheureux, mon devoir sera-t-il de supporter mon malheur, ou de quitter la vie ?

Mon devoir consistera-t-il à jouir pleinement de mes biens, ou à m'en dépouiller, ou du moins à en abandonner une partie pour la donner aux autres ?

Devrai-je sacrifier une parcelle de mon bien-être pour secourir les misérables ?

Devrai-je sacrifier mon existence pour sauver celle de mon prochain ? Pourquoi ?

Toutes ces questions, et d'autres non moins importantes, avaient été posées depuis des siècles : les anciennes philosophies n'avaient pu les résoudre, et les métaphysiciens de nos jours sont loin de les avoir complètement élucidées :

Le fameux impératif catégorique de Kant : *« Agis de telle sorte que la raison de son action puisse être érigée en loi universelle »*, est certainement très beau. Tous ceux qui ont fait leur philosophie, l'ont appris ; la plupart l'ont oublié ; mais la majorité des hommes n'en a jamais eu et n'en aura jamais connaissance ; et elle comprendrait du reste difficilement, surtout au point de vue pratique, toute la grandeur de cet aphorisme.

L'immense avantage que la doctrine du Christ avait sur celles des philosophes, c'est qu'elle était très simple, et à la portée de toutes les intelligences. Elle laissait de côté toutes les théories, toutes les conceptions bizarres, toute la métaphysique des anciennes écoles ; et après avoir dit en quelques mots bien clairs en quoi consistait le Bien et le Mal, en quoi consistait le Devoir, elle ajoutait : *« Si tu fais le Bien, tu iras en Paradis ; si tu fais le Mal, tu iras en Enfer. Suivant que tu agiras, tu seras éternellement heureux ou malheureux. »*

Ces paroles qui font sourire tous ceux qui n'en voient pas la portée et qui n'en comprennent pas le sens caché, étaient nécessaires pour les mentalités de cette époque, et elles suffiront pendant des siècles pour donner peu à peu la notion du devoir à des millions et des millions d'hommes, et pour les

amener, de vies en vies, à devenir meilleurs. Amélioration bien lente, progrès bien faibles, mais réels, et dont nous pouvons aujourd'hui constater toute la certitude en étudiant l'histoire des siècles disparus.

Demain on ne parlera plus à l'homme du Paradis ou de l'Enfer ; on lui dira : « Tu sais qu'il y a une vie future : si tu ne fais pas le Bien, tu souffriras, soit dans cette vie, soit dans l'autre, parce que tous les hommes sont solidaires, et que le bonheur de chacun dépend du bonheur de tous. »

Et l'homme de demain comprendra cette grande vérité, parce que de nombreuses réincarnations auront ouvert son intelligence, et qu'il se sera élevé peu à peu à la connaissance de la véritable Loi.

A côté des innovations dont nous avons parlé qui transformaient si radicalement la mentalité des peuples en apportant des conceptions toutes nouvelles sur les devoirs des hommes vis-à-vis les uns des autres, l'empereur Constantin en ajoutait d'autres qui devaient augmenter dans des proportions considérables l'influence du clergé chrétien.

Les Eglises devinrent des lieux d'asile. Les prêtres furent exempts d'impôts et de corvées. Ils eurent la faculté de donner la liberté aux esclaves, sans remplir les formalités exigées par la loi, pourvu qu'ils en fissent la déclaration devant le Prêtreur.

Les Eglises purent recevoir des dons soit de la main à la main, soit par testament. Enfin, les évêques reçurent le droit de juger les procès civils qui étaient soulevés entre les Chrétiens, et ils devinrent ainsi de véritables magistrats investis d'un rôle politique ; ce rôle devait rapidement grandir, et faire plus tard des chefs de l'Eglise les véritables chefs de la Cité, lorsque l'invasion aura amené partout le désordre et l'anarchie.

Ainsi, tout concourait non seulement à préparer la puissance spirituelle de l'Eglise, mais aussi sa puissance temporelle. Les paroles de l'Evangile inspiraient les lois de l'Etat, et toutes les difficultés qui auraient pu entraver la marche du christianisme étaient aplanies.

Lorsqu'on étudie l'histoire des premiers siècles de notre ère, on est frappé de voir une série de faits, d'événements extraordinaires et imprévus, s'enchaînant les uns les autres, tendant tous au même but, et absolument inexplicables autrement que par des influences occultes agissant sur les esprits de cette époque, et les poussant par tous les moyens à se grouper autour de l'idée chrétienne, l'idée dominante, la grande directrice des générations futures.

Jusqu'à Constantin, les Eglises avaient à leur tête des Prêtres (des anciens) ; et, dans les centres importants, ces Prêtres avaient pris le nom d'Evêques (surveillants). Ces chefs, élus par les fidèles, étaient égaux, indépendants les

uns des autres et ce n'est guère que vers le iv^e siècle que les Evêques établirent leur suprématie sur les Prêtres, et qu'une hiérarchie sévère fut instituée.

A la tête de chaque Province, et suivant son importance, il y eût des Evêques, des Archevêques, des Patriarches, des Primats ; et, au-dessous d'eux, des Prêtres, des Diacres, des Sous-Diacres, des Lecteurs. Ces hommes constituaient ce qu'on appela *le Clergé*, c'est-à-dire « ceux qui ont pris pour leur part le service de Dieu. »

Rome avait conservé un grand prestige aux yeux des peuples. Se basant sur des paroles que le Christ avait peut-être prononcées, on disait que Pierre avait été le premier Evêque de cette ville, et peu à peu, ses successeurs, malgré de violentes oppositions, avaient été considérés comme supérieurs aux autres. Le nom de Pappa (père) qui était donné à tous les chefs d'Eglises, fut réservé bientôt à celui de l'Eglise de Rome, et en 1081 Grégoire VII se fit donner officiellement le titre de Pape par le concile de Latran.

A la suite d'une lente évolution, la République chrétienne des premiers siècles avait disparu pour devenir une monarchie absolue. Cet absolutisme était nécessaire pour permettre l'organisation d'une hiérarchie et d'une discipline sévères et faire de l'Eglise catholique un corps homogène, le plus puissant qui ait jamais existé, et qui allait non seulement résister moralement aux Barbares, mais encore les subjuguier et les englober dans son sein.

SENEX.

(A suivre.)



LE SPIRITISME

**prouvé scientifiquement par les phénomènes d'écriture directe
et de clairvoyance**

Nul ne peut se dire compétent dans une question, nul n'est capable d'en bien juger, s'il n'en a pas fait une étude spéciale, s'il ne la possède pas à fond.

M. Gaston Méry connaît-il tous les phénomènes psychiques ? Les a-t-il tous vus, tous examinés, en investigateur consciencieux, patient, intègre ? S'il me répond, non, alors la cause est jugée et le débat est clos. Si, au contraire, il dit qu'il est expert en la matière et qu'il peut la traiter en maître, je le prierai de bien vouloir m'expliquer et résoudre le petit problème de psychographie qui suit. — Je ne veux pas l'effrayer et pourtant je ne puis

pas lui laisser ignorer que jusqu'ici aucune hypothèse, autre que l'hypothèse du spiritualisme, n'a pu donner une explication plus plausible, plus complète, à cette énigme.

Problème. — Je prends cinq feuillets de papier blanc et sur chacun d'eux j'écris une question. Je plie ensuite ces feuillets en quatre parties et je les mets avec cinq autres feuillets destinés à recevoir les réponses et pliés de même, dans une enveloppe de lettre que je ferme hermétiquement. Cela fait, je prends deux ardoises neuves, achetées pour l'expérience que je désire faire et je mets ladite lettre avec un petit bout de mine de plomb entre mes deux ardoises que j'attache ensemble le plus solidement possible avec des cordes mises en croix. — Ainsi armé, je me rends chez un médium (femme), qui m'a été recommandé et qui est connu dans la ville pour son intégrité et pour sa merveilleuse faculté médianique, en écriture directe, indépendante. On me reçoit et on m'introduit dans une chambre située au premier étage, de moyenne grandeur et destinée aux séances psychiques. L'ameublement en est simple, mais confortable. Au centre de la chambre est une petite table carrée recouverte d'un tapis. J'enlève le tapis pour m'assurer que la table ne contient aucun mécanisme secret, j'examine le tout avec le plus grand soin et après avoir acquis la certitude qu'il n'y a rien d'anormal dans la chambre, je m'assieds près de la table, j'y pose mes deux ardoises que j'ai gardées par devers moi et que je n'ai pas perdues de vue un instant, depuis mon entrée dans la maison du médium. Il était trois heures quand j'y parus et à 3 h. 30 sa séance était terminée ; elle n'avait duré au plus qu'une vingtaine de minutes.

Le médium est une blonde de trente ans, assez forte, d'humeur plutôt joyeuse et d'une éducation bourgeoise. Son air est simple, naturel et sa transe est à peine perceptible. Elle va et vient dans la chambre, m'entretient de ce qu'elle voit, prend un morceau de papier blanc et y écrit les prénoms des personnes mentionnées dans les questions, tandis que je la suis des yeux, tout en tenant les deux mains sur la surface de la table. Sur son invitation, c'est-à-dire après un quart d'heure d'intervalle, elle me dit que la communication est faite.

Je prends alors mes deux ardoises qui n'avaient pas bougé de place, j'en ôte la corde et j'y trouve à l'intérieur ma lettre intacte et la mine de plomb disparue. Je déchire l'enveloppe, j'en retire les questions avec les feuillets destinés aux réponses, et je constate que ceux-ci sont couverts d'écriture au crayon. (Les pièces de conviction sont à la disposition de qui voudra les examiner).

Dans la teneur de la communication, il y a un caractère bien marqué d'individualité de la part de l'intelligence qui s'est manifestée et qui ne permet pas de douter de son origine. En outre, il y a entre l'écriture du message et

celle de la personne, quand elle vivait, une ressemblance telle que tous les membres de ma famille en sont frappés .

Afin d'éclairer M. G. Méry sur le « modus operandi » et les mesures de précaution que j'ai prises pour rendre impossible toute fraude de la part du médium et éviter de sa part des objections inutiles, j'ajouterai :

1° Que j'étais inconnu et étranger dans la ville où je venais d'arriver ;

2° Que je voyais le médium pour la première fois et que celle-ci ne pouvait rien savoir ni de moi, ni de ma famille.

3° Qu'il n'y avait eu entre elle et moi aucune conversation préliminaire qui pût la mettre sur les traces de renseignements utiles pour elle.

4° Que la séance eut lieu, en pleine lumière du jour, à 3 heures de l'après-midi.

5° Qu'aucune tierce personne n'est entrée dans la chambre pendant la séance.

6° Que les portes de la chambre sont restées fermées et qu'il n'y avait dans la chambre ni paravent, ni appareils d'aucun genre pouvant faciliter la fraude.

7° Que le médium n'a jamais eu les ardoises dans ses mains.

8° Et enfin, que je n'avais lors de la séance, sur moi, ni lettres, ni autres écrits provenant des personnes auxquelles je fais allusion dans les questions et pouvant faire découvrir les noms dont les communications sont signées.

Je ferai remarquer que dans cette expérience, il y a un double phénomène, de clairvoyance et d'écriture directe, et je dis que les phénomènes de clairvoyance et de psychographie constituent la base scientifique du spiritisme et je le prouve.

Il s'agit, avant tout, de préciser le sens qu'on attache au mot science. La science, si je ne me trompe, est un ensemble de vérités. Le langage de la science est : — *Ceci est ou n'est pas. — Ceci arrive ou n'arrive pas.* — La science prend connaissance de la réalité d'un fait et cherche à en découvrir la loi.

Le phénomène d'écriture remplit-il les conditions requises, énoncées ci-dessus ? Est-il un fait réel ou est-il dû au hasard ?

Je dis que c'est un fait qui arrive, qui est arrivé et qu'on pourra constater chaque fois que les conditions nécessaires à sa manifestation seront remplies. Il est si universellement répandu et démontré, qu'il n'existe pas d'investigateur sérieux qui en conteste la réalité. Je pourrais accumuler les témoignages sur les témoignages extraits d'ouvrages de savants américains, anglais et allemands, de quoi faire une encyclopédie, tous des spécialistes qui ont consacré plusieurs années de leur vie à l'étude du psychisme et qui déclarent que tous les phénomènes spirituels en général doivent être reconnus comme faisant partie du domaine de la nature, et qu'ils dépendent d'une série de

causes élevées, mais non encore découvertes ; que les anomalies en apparence les plus flagrantes doivent, dans un temps donné, finir par disparaître dans l'harmonie des lois de l'univers dont les principes d'ordre, de continuité et d'analogie sont pleinement établis.

Quant à la clairvoyance, qu'on interroge l'histoire depuis son origine jusqu'à nos jours, et on pourra s'assurer de même que le pouvoir de divination a toujours été regardé comme une faculté de l'âme développée dans l'un de ses états, comme un signe particulier d'une action indépendante, spirituelle.

Si divinatio est, dii sunt, est un vieux proverbe latin.

La séance d'écriture directe dont je viens de parler, fut suivie d'une autre à trois jours d'intervalle ; elle fut faite dans les mêmes conditions et n'eut pas moins de succès que la première.

M. Gaston Méry osera-t-il dire que ces milliers de témoins ont été trompés ? Que le baron de Guldenstubbe qui a fait plus de deux mille expériences psychographiques, depuis 1856 jusqu'en 1869, devant des témoins érudits et dignes de foi de tous les pays de l'Europe et d'Amérique était un halluciné ? Que Wallace, Zöllner, Fichte, Oxon, Hare, Dale Owen, Aksakof... et *tutti quanti* sont des menteurs ?

Pour lui, Crookes n'est pas une autorité compétente, il ne lui inspire pas assez de confiance. — Qu'en pensez-vous, cher lecteur ? N'avais-je pas raison de dire que M. G. Méry n'a rien lu ? Y a-t-il parmi les savants modernes quelqu'un qui ait étudié la question psychique avec plus de soin, plus d'intelligence que ce grand homme ? Y a-t-il quelqu'un de plus versé que lui en matière psychique ? Mais passons ! Vous niez le phénomène spiritualiste. Y avez-vous réfléchi ? N'y a-t-il pas dans la nature maints faits autres que celui-là que nous constatons et dont la connaissance des modes de formation est au-dessus de notre conception ? La cristallographie n'est-elle pas aussi inexplicable ? Savons-nous comment se produisent les comètes, les aurores boréales ? Est-ce qu'un fait qui frappe nos sens ne doit pas posséder en lui-même le grand caractère primordial d'un fait de science ? N'est-il pas plus vraisemblable de croire que c'est le pseudo-savant qui affecte de connaître toutes les lois de la nature et qui prétend que des phénomènes tels que ceux de clairvoyance et de psychographie ne peuvent se produire sans violer les lois de la science, qui a l'esprit frappé d'insanité ? Et qu'est-ce que le psychisme ? N'est-ce pas la science de l'âme, de ses facultés et de ses opérations dans ce monde et dans l'invisible ?

J'ai eu l'occasion d'expérimenter de même, et avec non moins de minutie et des médiums *ad hoc* — car c'est à eux qu'il faut toujours avoir recours pour l'étude du spiritualisme, à eux qui en sont la cheville ouvrière par excellence — les phénomènes de clairvoyance, et j'ai obtenu des résultats tout aussi remarquables et qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'existence d'un

pouvoir supra-matériel manifestant de l'intelligence et doué de facultés pour vaincre la matière qui sont inconnues de la science.

C'est là, en effet, la manière la plus rationnelle d'envisager le sujet. Mais quand on vient déclarer, *a priori*, qu'aucun témoignage humain, quelle que soit sa source, n'est capable de démontrer la vérité d'un phénomène psychique, la conclusion à en tirer, c'est que le concours d'une telle personne dans l'appréciation d'un fait quelconque, ne sera d'aucune importance pour les intérêts de la science ; car, s'il est vrai qu'une grande partie des phénomènes s'expliquent sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse spiritualiste, il n'est pas moins vrai qu'il en est beaucoup qui l'impliquent d'une manière inéluctable. Et de ce nombre sont précisément les phénomènes de clairvoyance et de psychographie qui fournissent, à l'exclusion de tous les autres phénomènes psychiques, la preuve la plus évidente et la plus tangible de la possibilité qu'ont les esprits de communiquer avec les habitants de la terre.

Si maintenant M. G. Méry désire en avoir le cœur net et en faire l'expérience, il faut qu'il se mette en quête, avant tout, d'un médium honnête, doué surtout de la faculté médianique spéciale de psychographie ; et comme il est douteux qu'il en trouve à Paris et même en France, je me ferai un plaisir de lui donner quelques noms et adresses de médiums à écriture directe, de choix, dans une des grandes villes d'Amérique, qui est le pays du monde où l'on s'occupe le plus de spiritualisme et où tous les genres de phénomènes ont leur interprète.

Que ne ferait-on pas pour connaître la vérité ?

Je déclare d'avance qu'il en reviendra convaincu et qu'il me saura gré du service que je lui aurai rendu ; à moins que M. G. Méry ne soit atteint du daltonisme de l'esprit, car il en est du cœur et de l'esprit, comme de la vue ; les uns sont myopes, les autres presbytes ; il y en a même qui sont aveugles, ceux-là sont les plus à plaindre, car ils sont incurables.

Je me résume et je dis :

Il appert, de ce qui vient d'être énoncé, que le spiritualisme est démontré scientifiquement, en ce que la psychographie et la clairvoyance prouvent d'une manière irréfutable que les phénomènes obtenus par ces deux modes de communication avec le monde invisible émanent d'une intelligence extra-terrestre, supérieure à celle de l'homme et dont l'identité a été établie et peut être constatée toutes les fois que les conditions voulues sont remplies ; et qu'ainsi les objections soulevées par M. Gaston Méry sont sans consistance ; et à moins qu'il ne puisse donner une autre solution au problème que je lui ai posé au début de cet article, nous affirmons que l'hypothèse spiritualiste est la seule admissible.

De la lumière, Monsieur Gaston Méry, encore de la lumière ! Si vous êtes

détenteur de la vérité, faites-la-nous connaître, c'est là l'objet de nos plus ardentes aspirations.

PROF. C. MOUTONNIER.

Nice, le 6 avril 1904.

VIEILLES NOTES

(Suite).

XXIII

Le lendemain, par une belle matinée d'avril, après deux ans et quelques jours d'absence, ma mère me pressait dans ses bras, heureuse de me revoir en bonne santé.

La semaine suivante j'étais à Cherbourg, où le Conseil de santé de la marine, tendre et paternel, m'accordait six mois de congé pour « anémie profonde contractée au Sénégal ». En sortant de la salle du Conseil je quittai l'air sombre d'un malade gravement atteint qu'il avait été bienséant de prendre devant la docte assemblée, et fis sauter en l'air la canne sur laquelle j'étais entré pour soutenir mes pas tremblants.

Le « Gros Major », petit et maigre, un camarade de captivité, me promit d'expédier rapidement mes paperasses et trois jours après je reprenais le train pour Paris. A la gare, je vis débarquer le général de Trentinié qui m'arrêta et me demanda si je revenais de congé. — Au contraire, mon général, je pars en convalescence. — Et l'on vous a accordé ? — Six mois, mon général. — Alors vous êtes blessé ? — Non, mon général. — Mon cher capitaine, vous n'avez pas la mine d'un officier qui a besoin de tant de repos ; et vous revenez de quelle colonie ? — Du Sénégal, mon général. — Vous avez eu la fièvre jaune ? — Personnellement non, mais « approximativement », mon général, répondis-je en souriant... J'ai laissé là-bas dans le sable plus de 30 camarades et de 250 hommes qui ne reviendront jamais ! Le Conseil a peut-être eu la bienveillance de vouloir récompenser les morts dans leurs survivants. — Le général de Trentinié et moi étions de vieilles connaissances ; j'avais servi sous ses ordres en Cochinchine il y avait 15 ans, alors qu'il était chef de bataillon et moi sergent employé au service topographique... Il me prouva qu'il s'en souvenait et me serrant la main : « Allez en paix, mon cher capitaine, me dit-il, amusez-vous et revenez vaillant pour la prochaine campagne. »

Après avoir donné quinze jours à ma mère, que je conduisis plusieurs fois au théâtre et un dimanche à Versailles, je lui demandai quelques jours de liberté et prenant un beau matin le train de Brest, j'arrivai le lendemain sans

avoir prévenu personne à Plouïder, canton de Lesneven, à une heure et demie de Brest.

Après m'être renseigné à la poste, je suivis le facteur, un vieux marsouin, puis m'arrêtant devant une maison blanche abritée par deux tilleuls et séparée de la rue par une petite grille que des liserons égayaient sous le doux soleil de mai, je sonnai.

« Entrez », dit une voix mâle... J'ouvris la porte, traversai le jardin et n'eus pas le temps d'arriver à la maison que Jacques Sagrin et moi étions dans les bras l'un de l'autre.

Tout à fait remis de son atteinte de fièvre jaune, les trois mois qu'il venait de passer sous le ciel vivifiant de sa belle Bretagne et entouré des soins de sa mère, avaient rendu à mon ami la force et la gaieté.

« Mère », appela-t-il, c'est Léopold.

— Ah ! c'est bien de nous avoir fait cette surprise, me dit Mme Sagrin. Vous voulez bien que je vous embrasse, et sans attendre ma réponse, l'aimable vieille femme m'entoura le cou de ses bras et me donna deux affectueux baisers.

Veuve d'un médecin de la marine qui, admis à la retraite, avait exercé ensuite à Plouïder et à Lesneven, la mère de Jacques pouvait avoir la soixantaine et ne la montrait qu'avec une charmante coquetterie. Encore jolie sous sa chevelure grise, épaisse, elle avait donné à Jacques sa ressemblance et son air enjoué.

— Nous vous gardons quelques jours, capitaine ?...

— Tu nous dois bien une semaine au moins, Léo. A mon tour de te rendre l'hospitalité de Gorée. A propos, et ton jeune compagnon, le lieutenant d'artillerie, celui qui nous récitait d'une voix si plaintive le *Malade* de Millevoys, la *Nuit de mai* et les *Stances à la Malibran*, de Musset, as-tu fini par l'égayer.

— Hélas, mon cher Jacques, le pauvre diable a vu son âme de poète s'envoler deux jours après mon départ de Gorée, la fièvre jaune, reparue sans prévenir, en a fait l'une de ses premières victimes.

— Dois-je le plaindre, mon cher Léo ?... Il est peut-être en ce coin doré d'un ciel heureux réservé, aux amants des Muses... C'est égal, il était bien jeune pour mourir, mais il était marqué du sceau fatal.

— Toujours tes idées spirites, Jacques ?... A propos, lui dis-je après que Mme Sagrin, tout heureuse de garder deux ou trois jours l'ami dont son fils lui avait parlé quelquefois, s'était éloignée pour faire préparer le déjeuner.

— A propos Jacques... Et Thér... et Mme Berthon, depuis quand n'en as-tu plus de nouvelles ?

— Tu es ironique, Léopold, demande-moi plutôt depuis quand j'en ai, et je

te répondrai : depuis hier. Viens dans ma chambre, nous allons relire ensemble notre roman... Veux-tu ?

— Si je le veux, Jacques, sois persuadé que c'est mon plus vif désir.

Sur sa table, une jolie boîte laquée rapportée du Tonkin contenait une vingtaine de lettres, deux minuscules bouquets fanés et un petit mouchoir brodé d'une fine initiale T. L'un des bouquets, composé de quelques fleurs sèches et bleues encore, cueillies près de l'aiguade de Dakar au jour dont le souvenir était ineffaçable pour Jacques, reposait dans le mouchoir à l'aide duquel Thérèse avait essuyé l'eau dont ruisselait son joli costume bleu quand Sagrin l'aida à sortir de la mer, à la suite de leur bain forcé ; d'autres fleurs échappées des lettres venues de Montevideo leur composaient un tapis amoureux et chaste. Et près de la boîte, dans un petit cadre doré et fleuri, souriait le portrait de la jolie Mme Berthon, à qui j'adressai un salut très cérémonieux.

— Tiens, lis sa lettre. Ma mère, à qui j'ai conté mes impressions de voyage, l'a qualifiée : lettre d'une bonne et brave femme, et comme elle a adopté les idées de son fils, rien dans ces lettres d'une amie tendre ne l'a troublée.

Avec la permission de Jacques je lus avec plaisir, ces pages si franchement, si simplement écrites.

Montevideo, 21 mars 1878.

Cher capitaine et bon ami,

J'ai reçu votre dernière et longue correspondance commencée à Bakel au moment où vous alliez quitter ce poste pour regagner Saint-Louis sur l'« Arabe ». La fièvre jaune venait de tuer vos pauvres soldats et faillit me priver d'un ami si tendre. Que de remerciements j'ai adressés à Dieu depuis la lecture de ce courrier qui dépeint si bien l'état de votre esprit.

Votre voyage de retour sur le fleuve du Sénégal m'a fort intéressé parce que, dans les notes que vous jetiez fidèlement au jour le jour sur ces feuilles si chères, je voyais revenir vos forces, rien qu'à votre écriture plus assurée, à vos réflexions plus gaies. J'ai beaucoup de gratitude pour le bon Dr Patouillet, dont vous me parlez comme d'un ami d'enfance que vous auriez déjà retrouvé en Calédonie. S'il est vrai que vous deviez le revoir à Brest, serrez-lui la main de la part d'une personne qui a mêlé son nom dans ses prières à celui que vous savez. Je ne veux pas revenir sur les réflexions que vous déposiez sur des feuilles volantes, d'une main affaiblie, lorsque la fièvre vous permettait de saisir le crayon, je craindrais de vous attrister. Pourtant, votre calme devant la mort que vous attendiez ne m'a point surprise, et si votre lettre terminée plusieurs fois par ce mot : Adieu Thérèse ! que vous dictait la crainte de n'avoir plus la force d'ajouter un mot à vos plaintes écrites, me fût parvenue dans l'enveloppe préparée et qu'une main étrangère

eût pu fermer, j'aurais été certaine, Jacques, que vous seriez mort comme Bayard, sans peur et sans reproche, et je vous eusse pleuré sans cacher mes larmes, étant moi-même sans reproche.

Mon mari, bon et délicat, a partagé mon angoisse par affection pour moi, et je sens que si vous étiez mort là-bas, il en eût éprouvé un regret réel.

C'est lui qui me remet toujours votre chère missive à l'arrivée du paquebot et il est le premier à cueillir le sourire que, malgré moi, la vue de cette enveloppe fait éclore sur mon visage. Il en souffre toujours un peu, mais il s'est résigné.

Un jour que je lui disais : Cher ami, si ces lettres devaient vous peiner, je prierais M. Sagrin d'en cesser l'envoi et je sais que sa délicatesse lui imposerait le silence : « Non, chère enfant, laisse ton ami t'écrire, je te permets de lire des romans... Autant celui-là qu'un autre ; à semblable distance je n'ai point à craindre le ridicule... et puis crois bien que cela ne durera pas longtemps... Après deux ou trois lettres encore, ton héros t'oubliera et toi-même tu verras son souvenir disparaître peu à peu, s'amoindrir et s'effacer. Si tu avais des enfants, tu aurais de toi-même cessé d'écrire, mais ces lettres sont pour toi une distraction qui n'a rien de malsain... Continue donc d'écrire jusqu'à ce que le capitaine perde le souvenir de la passagère. »

Et depuis deux ans, Jacques, vous êtes fidèle à votre affection et moi heureuse de vous l'avoir inspirée. Vous m'avez appris à vous bien comprendre et mon amitié a grandi pour vous de mois en mois, cher frère Jacques... et j'ajoute que mon bon mari s'est tellement habitué à me rapporter vos lettres qu'il fut tout chagrin une fois de n'avoir pu me donner l'une d'elles, égarée au bureau ou expédiée à une autre adresse et que je ne reçus que le lendemain.

Votre dernière page est de Gorée, où vous étiez chez votre ami Léopold qui, me disiez-vous, n'a pas changé... même philosophie, Démocrite riant de tout, prenant toute chose par son côté plaisant... Son contact aimable semblait avoir effacé de votre esprit le souvenir lugubre de Bakel. Je lui sais gré du souvenir qu'il a gardé de votre commune compagne de l'*Equateur* qui n'a jamais séparé son souvenir du vôtre. C'est par ses soins que j'ai reçu cette lettre fermée à Gorée et qu'il accompagnait de quelques lignes qui m'ont touchée et en même temps rassuré complètement sur votre état. Plus heureux que moi, cher ami, vous alliez revoir la France vers les rives de laquelle je ne reviendrai peut-être jamais, et votre mère, qui vous prodiguera des tendresses que la mienne hélas ne pourra plus me donner, je le sens,.... vous feront vite oublier les mauvais jours et qui sait, si vous ne rencontrerez point une femme digne de vous, que vous aimerez, Jacques ! mais qui ne vous fera pas perdre le souvenir de votre sœur Thérèse !

Pensant que vous deviez rester plusieurs mois encore au Sénégal, j'ai

négligé de vous donner l'adresse de ma mère et de ma sœur Héloïse... Aurez-vous pu les voir en passant à Bordeaux ; je sais qu'elles sont toujours au courant de l'arrivée des navires et des passagers de la ligne Montevideo, Dakar, Bordeaux. Je me figure donc que, certainement, elles seront allées vers vous à l'arrivée du *Niger*, qui est le navire que vous attendiez à Dakar... Dites-moi bien que vous aurez vu ma vieille mère et ma sœur

En ce doux nid où l'hirondelle
A passé ses plus heureux jours,
Où ma vieille mère près d'elle,
Eût voulu me garder toujours.

Vous voyez, cher Jacques, que la rime est contagieuse. Vos quelques vers venus de Bakel, où vous me rappelez notre cher Orion, me sont allés au fond de l'âme. Je ne vous ai pas encore félicité des progrès que vous avez bien voulu faire par amitié pour moi dans la belle langue espagnole que je parle et écris fort suffisamment, ayant eu pour professeur mon mari qui la parle comme un Castillan ; et puis à Montevideo, on n'entend et ne parle que l'espagnol. J'ai à vous remercier des volumes spirites que l'ami que vous avez chargé de la commission a bien voulu m'adresser de France. C'est, à mon avis, un recueil inappréciable que la collection des œuvres d'Allan Kardec que j'ai lues avec bonheur et qui m'ont consolée et fortifiée. Je craignais la mort, mais rien maintenant, ne me la ferait plus appréhender. C'est surtout au livre *des esprits* et à *Son Evangile* que sont allées mes prédilections. Merci encore, cher Jacques, des heures charmantes que vous m'avez procurées par la lecture de telles pensées, et surtout des fortes convictions sur lesquelles je m'appuierai désormais. Nous avons à Montevideo un cercle spirite, mais mon mari ne me permet pas de m'y faire inscrire, pourtant, il m'a promis d'aller à la Bibliothèque chercher le catalogue, c'est tout ce que je demande.

« Por el momento y por gusto, yo traduce *Gil Blas de Santillana*, lo que « esta el mejor trabajo. — (Pour le moment, et par plaisir je traduis *Gil Blas*, ce qui est une excellente occupation). »

« Cette lettre bien longue et que j'aurais du plaisir à donner à lire en entier, puisque je l'ai eue entre les mains depuis, se terminait par quelques mots intéressants pour Jacques comme pour moi.

« Vous ne serez peut-être pas fâché, ami, d'apprendre, après deux années, les nouvelles qui me sont parvenues de quelques-uns de nos compagnons de voyage et que je tiens du commissaire du bord qui, à chacun de ses passages à Montevideo, vient nous faire une visite. Il a déjeuné chez nous et je vais lui confier ces pensées, comme la lettre dernière qu'il a remise à bord à l'agent des Postes. En jetant les yeux sur l'adresse, il m'a félicitée de votre fidélité et m'a priée de le rappeler à votre souvenir.

La fiancée de votre beau lieutenant Jarnoski n'est pas morte de douleur de l'oubli de son fiancé de l'*Equateur*, elle est mariée à un riche propriétaire brésilien qui vient de l'emmener en France faire un voyage de « lune de miel ».

La bella dona Gavotti, la diva qui vous faisait les doux yeux, ne dites pas non, Monsieur le capitaine, ne nous avait pas dit qu'elle était mariée et courait après son fugitif époux, à qui elle avait intenté un procès en restitution de 200.000 pesetas, procès qu'elle a perdu en vertu du proverbe : Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. Elle est partie pour New-York, après avoir dépensé toutes ses économies, n'ayant pu trouver rien à emprunter sur sa beauté... Il lui reste heureusement sa belle voix, à laquelle hélas, on ne prête que... les oreilles.

Le pauvre capitaine turc ou égyptien... mais sûrement juif, Georges Meiller qui, vous vous en souvenez, voulait se couper la gorge à Dakar avec M. Dektel... l'homme des lettres comme vous l'appeliez, n'avait pas de mission diplomatique et sa fin prématurée vous peinera... Fuyant une nuée de créanciers sans doute, et sans aucune situation, il débarqua à Colon, où il monta une roulette... avec laquelle il essaya de rouler les pontes... Ruiné, il tomba dans la misère et fut trouvé un matin mort sous les coups du terrible *tabardillo*, de la fièvre chaude. Le pauvre jeune homme digne de pitié laissait dans la modeste petite chambre d'hôtel qu'il occupait, sa belle épée et son portrait en officier khédival... Ironie du sort !

J'allais oublier la gente passagère, l'institutrice « Miss Clairette », à qui notre ami Léopold fit, je crois, plusieurs doigts de cour. Elle est revenue du pays argentin et a passé ici, il y a trois mois, plus gentille que jamais, retournant vers son fiancé, le fermier tourengeau, qui l'a tant suppliée, qu'elle a cédé et s'est résolue à lui porter sa main comme prix de sa fidélité.

Au revoir ami, remettez-vous de vos fatigues sous le cher toit de votre bonne mère et conservez-moi toujours cette amitié fraternelle qui m'est permise pour prix de mon exil volontaire.

Pour la vie votre sœur et amie fidèle.

THÉRÈSE BERTHON.

Je vis les premières pages de la réponse de mon ami Sagrin, qui étaient conçues en termes simples et touchants, assurant à Thérèse que jusqu'à son dernier jour il lui réservait cette part, la meilleure du cœur, qu'est l'amitié.

Je passai trois jours à Plouïder, dans cette charmante petite maison, entre « frère Jacques » et sa vieille mère dont l'accueil a laissé dans ma mémoire un souvenir ineffaçable.

Nos congés terminés, Jacques rejoignit son régiment à Brest et moi le mien à Cherbourg.

L'année suivante, nos régiments formant brigade, furent envoyés aux manœuvres entre Caen et Lisieux, où nous passâmes encore trois semaines ensemble. Sa correspondance avec Mme Berthon n'avait pas cessé et je constatai en lisant les dernières lettres de la charmante passagère, qu'elles étaient de plus en plus marquées au coin d'une affection réellement douce et fraternelle. On y aurait vainement cherché entre les lignes une pensée d'amour, mais on y lisait cette tendresse que rien dans la vie, ni dans la mort, ne devait altérer.

Quelques mois plus tard, son tour d'ancienneté en France l'appelant à retourner aux colonies, Sagrin fut désigné pour la Cochinchine qu'il préférait à la Martinique, où il aurait pu être envoyé, et moi que mon numéro désignait pour le Tonkin, je me vis réservé, pour les Antilles.

Nous n'eûmes pas le temps d'aller l'un vers l'autre et le dernier mot que je reçus de Jacques fut le suivant :

Brest, 8 septembre 1879.

Mon cher Léopold,

Désigné, comme tu l'as dû lire à l'*Officiel*, pour continuer mes services en Cochinchine, je pars demain pour Plouider embrasser ma mère, et pour Marseille le 13, afin de m'embarquer le 20 sur le *Mytho*.

Je regrette de ne pouvoir t'embrasser avant de partir, ce sera pour le retour... si je reviens.

Sans superstition comme sans appréhension, je pars et suis ma destinée... J'ai échappé à la fièvre jaune au Sénégal, et le choléra asiatique que j'ai vu déjà au Tonkin ne me fera point pâlir. Je m'embarque avec Bonin, comme lieutenant, charmant garçon que tu as eu sous tes ordres et qui t'a gardé de l'affection. S'il m'arrivait malheur, il se chargerait de t'écrire et de te faire parvenir ou de te remettre... ce que je lui confierais comme à toi-même.

Au revoir, rappelle-moi au souvenir des camarades de Cherbourg et laisse-moi t'embrasser en te répétant que de tous, tu es celui que j'ai toujours aimé comme un frère.

Etudie notre chère doctrine, ne te laisse point aller au matérialisme indigne d'une âme comme la tienne et demeure persuadé que si je pars le premier, je serai là-bas... ou là-haut pour t'attendre et te saluer de l'épée.

Ton vieil et fidèle frère d'armes « usque et post mortem ».

JACQUES SAGRIN.

Je répondis quelques mots à Jacques à Plouider en lui disant que toujours il pouvait compter sur son dévoué compagnon.

LEOPOLD DAUVIL.

(A. suivre.)

GLANES ET BRINDILLES

Le mercredi suivant, tous nos convives furent fidèles ; on avait à peine servi le café, dans la salle à manger, afin de perdre moins de temps, que le commandant Buscaille, avec l'aimable simplicité qui le caractérisait, commença le récit promis :

— Je n'ai que très peu connu, personnellement, nous dit-il, le personnage de cette histoire, car, mes amis, ce n'est pas un conte, elle est absolument authentique ; je n'étais encore qu'un enfant à cette époque, mes souvenirs sur lui, sont donc très imprécis. Je tiens le récit de mon père qui était son plus ancien, son meilleur ami. Après la douloureuse aventure que je vais vous narrer, il quitta la France et nous ne le revîmes plus. M. Marçay était très riche ; marié, un peu sur le tard à une très jeune fille qu'il adorait, il eut la souffrance de perdre celle-ci à l'avènement d'un enfant qu'il nomma Berthe, du nom de sa mère. Cette enfant, seule, le rattacha à l'existence ; il l'aimait passionnément, ne la quittait jamais, au point de suspendre son sommeil pour la contempler dormir. Elle avait de trois à quatre ans, quand, dans une maison amie, il eut l'occasion de voir une jeune personne dont la beauté faisait sensation : pourtant, elle n'en montait pas moins en graines ; elle était sans fortune, naturellement. — Pourquoi, dans notre belle France, le berceau de la Chevalerie, en est-il le plus souvent ainsi ? — Non, ajouta le commandant B., ne craignez rien, mes amis, je ferme ma parenthèse, nous philosopherons une autre fois. — Cette belle personne, étant orpheline, désirait rentrer dans une famille soit comme dame de compagnie, soit pour élever une jeune fille, car elle était très instruite et de grande éducation. La petite Berthe grandissant, son père se voyait dans l'obligation de la confier à des mains féminines ; c'était pour lui, une dure nécessité de penser qu'un tiers, une étrangère, allait se placer entre son enfant et lui ; mais quelque pénible que fût le sacrifice, l'intérêt de sa Berthe le lui imposait ; d'autre part, il ne pouvait trouver une plus belle occasion, la jeune fille était d'une grande douceur, d'un caractère égal, lui disait-on, il se l'attacha donc, et n'eut qu'à s'en féliciter. La mignonne, en peu de jours, ne pouvait plus se passer de sa gouvernante ; celle-ci, rivalisait de soins avec le père ; son dévouement était de tous les instants. Ce fut d'abord une grande souffrance, pour M. Marçay, de se voir ainsi partagé dans le cœur de son enfant ; mais il sut réagir, et bientôt ce petit mouvement de jalousie disparut et l'éducatrice de Berthe posséda sa confiance absolue. Bien plus, au bout de quelques mois, son charme enveloppa le père, comme il avait conquis l'enfant. Riche pour deux, il se dit qu'il ne pouvait donner une plus tendre mère à la petite orpheline ; il épousa donc la gouvernante. La jeune femme ne se laissa pas griser par ce coup de fortune inespérée ; elle resta charmante et simple, et tous les amis de M. Marçay furent unanimes pour applaudir à cette union.

Comme, autour du commandant, nous souriions tous, « oui, nous dit-il.

riant à son tour, je vous comprends ; le dénouement était prévu ; c'est un roman que je vous conte ! Patience, ajouta-t-il, nous n'y sommes pas encore, je vous ai annoncé une histoire dramatique et nous ne sommes qu'à une comédie.

Il y avait plus de trois ans que M. Marçay était remarié, et l'on continuait toujours à chanter les louanges de la jeune belle-mère ; Berthe allait avoir sept ans ; au grand chagrin de ses parents, on ne lui avait pas donné de petit frère, et, seule, toujours, elle restait leur ardente tendresse. Mais voilà que tout à coup, l'enfant si fraîche, si exubérante de santé, commença à se plaindre de vagues malaises ; elle n'aimait plus le jeu ; tout la fatiguait ; ce bouton de rose devenait tous les jours plus blanc. Les parents inquiets, dès le début avaient consulté, d'abord le docteur de la maison qui leur avait répondu de ne pas s'inquiéter, que c'était la croissance ; puis, un autre, qui fut du même avis que son honorable confrère ; on ordonna le grand air de la mer, celui de la campagne ensuite ; rien n'y fit ; ils rentrèrent à Paris, l'enfant plus blanche, plus émaciée, avec de larges cernures bleues qui lui agrandissaient les yeux et lui mangeaient les joues. Cela devenait affolant ! Le père et la mère ne quittaient pas la chambre de la pauvre petite malade, car elle n'avait même plus la force de se tenir levée ; les domestiques dans la maison, parlaient bas, comme si l'agonie était commencée. L'enfant marchait vers la mort, lentement, mais sûrement ; les médecins y perdaient la tête. — Un jour que la cuisinière faisait ses emplettes chez la fruitière, la bonne femme qui, comme tous les fournisseurs, s'intéressait à la pauvre fillette, dit à la domestique :

— Puisque les médecins ne peuvent découvrir le mal dont meurt cette enfant, pourquoi votre maître ne consulterait-il pas Madame X., une somnambule ? Elle a sauvé le mari d'une femme que je connais, en découvrant une maladie que les médecins ne pouvaient voir. Parlez-en donc à votre dame.

— Non, pas à Madame, reprit la cuisinière ; elle est très dévote et répondrait que ce sont des manigances du diable. Mais je verrai Monsieur, à l'heure où Madame va à la messe ; il ferait tout, j'en suis certaine, cet homme, pour sauver son enfant. — Le lendemain, effectivement, sachant que Madame Marçay était à l'église, la domestique entra chez son maître ; celui-ci l'écouta sans accorder grande confiance à ses paroles ; cependant il ne voulait pas laisser échapper la plus petite chance et pria la cuisinière de s'informer de l'adresse de cette somnambule :

— Ne parlez pas de cette visite à Madame, ajouta-t-il ; ce serait une déception de plus, hélas, à ajouter à toutes celles que nous subissons. Si j'avais le bonheur de réussir, alors...

La brave femme, à cette recommandation, comprit qu'elle avait vu juste et s'applaudit de s'être adressée à son maître. « Qui sait, se dit-elle, si le doigt de Dieu, n'est pas là ! » Et avec plus de courage, elle retourna à ses fourneaux.

Le lendemain, M. Marçay était chez la somnambule. Elle habitait un quartier pauvre, dans un logis propre, mais qui n'annonçait pas l'aisance. C'était

une grosse, vieille femme, à l'allure plutôt ordinaire ; rien en elle n'annonçait un don. Un serrement de cœur étreignit le pauvre père : Était-ce là cette femme de laquelle il devait attendre le salut de son enfant ! Un moment il eut l'idée de ne pas pousser plus loin ; c'était une dérision enfantine, dans la détresse de son âme. Cependant, comme la femme avait l'air honnête et bon, et qu'elle lui avançait un siège en l'invitant à s'asseoir, il le prit, lassé, et par bonté ne voulut pas partir sans tenter l'expérience ; il lui raconta donc, les larmes aux yeux, sa misère, que celle-ci écouta très attentivement.

— Vous avez apporté quelque chose appartenant à votre pauvre petite, lui demanda-t-elle doucement ?

— Oui, un bonnet, qu'on vient de lui retirer.

Alors, elle s'assit en face de lui. — Elle devait être surtout clairvoyante, car je n'ai jamais entendu dire qu'elle s'endormit.

Elle porta le petit bonnet à ses tempes après l'avoir frotté dans ses mains à plusieurs reprises, comme pour s'imprégner de son parfum intime. Son allure, a dit plus tard M. Marçay, avait complètement changé ; grave, émue, elle semblait remplir un sacerdoce. Elle demeura un assez long temps silencieuse ; aucun bruit autour d'eux ; le pauvre père n'entendait que les battements de son cœur. Cependant, peu à peu, le visage de la voyante s'anima ; son regard devint hagard ; il semblait suivre une scène qui lui était pénible, et s'agitait sur son fauteuil comme une pythonisse sur un trépied. Tout à coup, M. Marçay la vit blémir ; sa respiration haleta ; soudain, poussant une profonde exclamation, elle s'écria en étendant le bras :

— Oh ! Oh ! Elle l'empoisonne ! Misérable, misérable ! Arrêtez-là, arrêtez-là.

À ces paroles, mu comme par un ressort, le père se trouva debout :

— Ma fille, ma Berthe, on l'empoisonne ? Quelles paroles terribles venez-vous de prononcer là, bonne femme ? Avez-vous bien votre raison ?

Mais, elle, les yeux toujours égarés, comme prise de délire, ne faisait pas attention à lui ; elle poursuivit d'une voix lente, mais profonde :

— Je la vois, je la vois. Elle l'empoisonne lentement..., tous les jours, le breuvage meurtrier fait son œuvre.

— Mais qui, mais qui, Elle ! s'exclama M. Marçay dans un état de surexcitation indescriptible, et il s'approchait violemment de la voyante pour la saisir.

— Ne me touchez pas, dit-elle vivement, je ne pourrais plus rien voir !

C'est une étrange sorcière, se dit-il, en se laissant retomber sur sa chaise : simule-t-elle, ou revit-elle une scène qui aurait, jadis, frappé son imagination ? Qui pourrait empoisonner mon doux ange ? Tous, nous l'adorons dans la maison.

Mais toujours comme se parlant à elle-même, la voyante, avec le petit bonnet qu'elle posait souvent sur son visage, continuait de sa voix gutturale :

— Oui, je la vois, poursuivait-elle, la grande femme blonde, enveloppée de son long vêtement blanc ; c'est le soir : elle s'approche du lit de la petite fille, regarde autour d'elle si elle est bien seule ; l'enfant est un peu assou-

pie... comme presque toujours... : vivement, elle tire de sa poitrine un petit flacon, verse quelques gouttes de son contenu dans une infusion, et le rebouchant, elle le remet vite dans sa poitrine, puis s'approche du lit blanc de sa petite victime, écartant le rideau. — Bois, mon amour, lui dit-elle en lui soulevant la tête qu'elle ose presser sur son sein... oh ! l'infâme, l'infâme !... Elle boit, la douce brebis, elle boit la mort !

Devant cette scène sinistre, M. Marçay était muet d'horreur ! La grande femme blonde, il la connaissait, avec son grand vêtement blanc ; c'était sa femme ! Ces paroles : « Bois, mon amour ! » elles étaient familières à ses oreilles ; maintes fois, dans la journée, il l'entendait les répéter à la chère petite malade, pour l'encourager à prendre les horribles drogues ordonnées par ses médecins. Et c'était Elle, Elle, la sainte, qui empoisonnerait son enfant ? Folie ! folie ! dit-il. Soudain, ses yeux eurent un rayonnement : tous ces détails si précis, cette femme les tenait de la domestique ; on l'avait fait parler ; c'était pour servir à l'ignoble comédie que cette sorcière de l'enfer jouait en ce moment devant lui. Ét elle avait osé calomnier sa femme ; sa femme, l'ange de son foyer ! Au paroxysme de la colère, il allait se livrer à des voies de faits sur la vieille femme ; mais il la vit affalée, si défaillante dans son vieux fauteuil de paille, qu'il n'en eut que du dégoût ; il se retira en proférant des menaces parmi lesquelles le mot, police, revint à plusieurs reprises. Dehors, son allure était si étrange, qu'on se retournait pour le suivre du regard ; mais il ne remarquait rien, tant la tempête grondait en lui. Ce ne fut qu'en arrivant non loin de sa demeure, qu'il parvint, à force de volonté, à se ressaisir. Si l'on me voyait ainsi, se disait-il, l'on penserait que je suis devenu fou. Si ma pauvre sainte femme pouvait se douter des divagations de cette horrible sorcière, je n'oserais plus jamais reparaitre devant ses yeux. Ma misère serait à son comble. Et il erra quelques temps à l'aventure afin de mieux reprendre possession de lui-même, avant de rentrer chez lui.

En voyant sa femme assise comme l'ange de charité aux côtés de son enfant, des mouvements de colère se soulevèrent encore en lui, au souvenir de l'infâme calomnatrice ; mais à force d'énergie, il parvint à paraître calme ; il se promit pourtant d'aller la recommander au commissaire de police du quartier qu'elle habitait : — Ce sont des bêtes malfaisantes qu'il faut écraser, se disait-il. La journée se passa comme les autres, affreusement triste, près de ce petit nid d'agonie où l'enfant s'éteignait doucement.

Au dîner, ils touchèrent à peine aux mets qu'on leur servait.

Quelque temps plus tard, sa femme le quittait :

— Où allez-vous, mon amie ? lui dit-il.

— Comme tous les soirs, lui répondit-elle simplement, mettre mon peignoir de nuit, puis donner l'infusion à Berthe, pour donner un peu de calme à sa nuit.

Cette phrase, si simple, replongea M. Marçay dans la violente scène du matin ; il se revoyait chez la vieille pythonisse, l'entendait lui dire en haletant : « Tous les soirs, je la vois, la grande femme blonde, enveloppée de

son long vêtement blanc... Elle regarde autour d'elle si on ne la voit pas, puis, sort de son sein un petit flacon, dont elle verse quelques gouttes de son contenu dans l'infusion... Elle s'approche de l'enfant... « Bois, bois, mon amour », lui dit-elle... Elle boit, la douce brebis, elle boit la mort ! »

C'était atroce, M. Marçay se demandait s'il ne côtoyait pas la folie ! Sa femme, l'avait quitté depuis peu, quand il s'écria : « Je veux voir ! Je veux l'admirer dans son doux ministère ; ensuite, je veux me prosterner aux pieds de cette pureté, quand elle aura donné la potion calmante à mon enfant. »

Et, sans se rendre un compte exact de ses actions, il passa dans sa chambre, qui n'était séparée de celle de la petite Berthe que par son cabinet de toilette ; la porte de communication était toujours ouverte, masquée par une lourde draperie. En écartant légèrement celle-ci, on voyait tout ce qui se passait dans la petite chambre. Il était temps qu'il arriva, sa femme entraînait dans son long peignoir blanc qui la rendait encore plus grande. Un abat-jour tombait très bas sur la lampe, afin que la lumière ne fatiguât pas les yeux brûlés de fièvre de la petite malade. A peine dans la chambre, Mme Marçay marcha au lit de l'enfant, abaissa le rideau du côté de la tête, puis jeta ses regards autour d'elle, et..., oh ! horreur ! il la vit plonger sa main dans sa poitrine et en retirer un objet qui lui parut — non, il n'avait pas d'hallucination — qui lui parut un flacon ; sur la table de nuit était une infusion ; elle la prend et verse dedans quelques gouttes de son contenu, puis le rebouche et, vivement, le flacon replonge dans sa poitrine.

Pendant cette scène, M. Marçay, comme paralysé derrière son rideau, était muet d'épouvante. Rêvait-il donc ? était-il en proie à un horrible cauchemar ? Mais son regard ne quittait pas sa femme : écartant le rideau, la potion d'une main, de l'autre, elle soulevait la pauvre petite tête dolente et la reposait sur son sein : « Berthe, Berthe, bois, mon amour », murmurait-elle, et elle lui approchait le breuvage des lèvres.

Mais comme l'innocente allait boire, plus prompt que l'éclair, M. Marçay, sortant de derrière le rideau, était devant sa femme.

- Ah ! vous m'avez fait peur ! fit-elle en se reculant effrayée.
- Buvez, buvez vous-même, s'écria-t-il d'une voix impérieuse.
- Je ne comprends pas, répondit-elle, troublée.
- Buvez, reprit-il durement.
- Quelle fantaisie vous prend, murmura-t-elle ? Et comme, du doigt, il lui indiquait le breuvage, et d'un signe d'autorité, lui ordonnait de le boire :
- Allons, dit-elle, si c'est une fantaisie, je vous la passe ; et le regardant fixement, elle vida d'un trait le liquide, sans que sa main tremblât.

Alors M. Marçay se mit à rire, mais d'un rire effrayant :

- Niais que je suis, s'écria-t-il, que peuvent vous faire quelques gorgées de ce breuvage ? Puis, lui empoignant les deux bras, il plongea ses yeux dans les siens : « Infâme ! Oui, elle avait raison, la vieille femme, vous êtes une infâme ! » et ne la maintenant plus que d'une main, de l'autre, il plongea dans sa poitrine et, quoiqu'elle se débattît furieusement, il en sortit le flacon dans lequel il ne restait plus qu'un quart d'une liqueur verte.

— Misérable démon, que t'avait fait cet ange, pour vouloir sa mort ?

Impudemment, elle releva la tête et, sans lui répondre, le toisa d'un air de défi.

— Ainsi, c'est donc vrai, marâtre, tu ne prends même pas la peine de te défendre ? T'es-tu assez moquée de mes souffrances !... les tortures de cette innocente, n'ont pu trouver grâce devant tes yeux ! Maudite sois-tu, ange du crime ! Maudit soit le jour où tu franchis le seuil de cette maison.

Et comme elle essayait de se soustraire à son étreinte :

— Tais-toi, dit-il, où j'appelle et te livre à la justice à l'instant. Et la poussant rudement, il l'entraîna dans sa chambre, qu'il ferma à clé, puis rentra chez lui, sonna un domestique. C'était l'heure où ils dînaient à l'office ; il lui enjoignit d'aller chercher le docteur et de l'amener avec lui, n'importe où il se trouverait et retourna auprès de son enfant que cette scène avait terrifiée. La pauvre petite était enfouie sous ses couvertures ; il la dégagea, la prit dans ses bras afin de la rassurer ; mais, dans sa crainte, affolée, le pauvre ange lui criait : « Papa, ne me fais pas mal, comme à maman ! »

Cependant, par extraordinaire, le docteur était chez lui ; il arriva pendant que le père, par de douces caresses, essayait de calmer l'enfant.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il, en voyant l'état d'exaltation de la pauvre petite.

Et n'osant la quitter, ne voulant pas appeler la femme de chambre, devant elle, M. Marçay fit au docteur abasourdi, le récit de cette épouvantable journée.

— La voilà donc, l'affreuse cause de ce mal secret, s'exclama le docteur ; mais que peut bien être ce poison qui ne laissait aucune trace à notre sagacité ?

M. Marçay lui tendit le flacon.

— Je cours chez moi pour l'analyser, dit le docteur, malgré lui triomphant. Puis, il comprit qu'il était inhumain d'abandonner ainsi cette petite créature, de ne pas rassurer ce père si malheureux. Il donna un cordial à l'enfant, et la recouchant doucement : « Sois brave, petite Berthe ; maintenant Dieu est avec nous, je le sens, dans quelque temps, tu pourras jouer dans le grand jardin, y promener tes poupées. » Puis, s'adressant au pauvre père terrassé sous l'immensité de l'effort : « Courage, Monsieur Marçay, maintenant, nous allons combattre le mal ; nous la sauverons. » Et sur ses paroles, il partit.

La nuit n'était pas encore avancée, quand il revint : « C'est un poison indien, dit-il ; il n'occasionne la mort que par de longues et fréquentes absorptions, débilite les organes, paralyse les forces et conduit à une mort lente mais certaine. On ne doit même pas en trouver des traces à l'autopsie. »

— Comment se l'est-elle procuré ? demanda-t-il à M. Marçay.

Celui-ci fit un geste marquant qu'il l'ignorait.

— Mais, ma fille, mon enfant, dit-il, pouvez-vous me la sauver ? est-il encore temps ? les ravages ne sont-ils pas irrémédiables ? n'est-il pas trop

tard ? Mon Dieu, aidez-nous à sauver ma fille, s'écria-t-il avec des sanglots, en élevant ses yeux vers le ciel.

— Je ne vous cache pas que ce sera long, répondit le docteur ; mais l'œuvre infernale de cette femme étant arrêtée, avec de longs soins, j'ai bon espoir.

Alors, le malheureux père se jeta dans les bras du médecin :

— Oh ! merci, merci, mon ami, vous faites renaître l'espérance dans mon cœur brisé.

— Mais, cette femme, qu'allez-vous en faire ? la livrer aux tribunaux ?

— Oh ! il n'y a pas de supplices qu'elle ne mérite, répondit-il, mais le scandale ne rejaillira-t-il pas jusqu'à mon nom ? Pourtant, si je la laisse aller, ne cherchera-t-elle pas encore à se venger sur mon enfant ? et tout son visage exprimait l'angoisse.

— La nuit porte conseil, dit le docteur, vous y réfléchirez ; maintenant, je vous quitte, l'enfant n'a besoin que de repos et demain matin je viendrai à la première heure.

Au milieu de la nuit, M. Marçay voulut pénétrer chez la marâtre, l'interroger ; un spectacle effrayant l'attendait ; il la trouva pendue aux rideaux de la fenêtre. Dieu avait donné une solution à ses hésitations. On crut que le chagrin de voir perdue l'enfant qu'elle adorait autant que si elle était sortie de ses entrailles, lui avait donné un accès de fièvre chaude ; et ce fut sous une pluie de louanges qu'elle fut enterrée. M. Marçay respecta cette légende, qui servait son horreur du scandale. Mais il ne put feindre un chagrin qu'il était, vous le pensez aisément, loin de ressentir ; on le taxa d'ingratitude, mais le blâme lui fut léger.

Vous dire les sensations par lesquelles ce récit nous fit passer, est chose impossible ; tous, nous étions suspendus aux lèvres de l'admirable narrateur ; si ce n'est par quelques exclamations d'horreur, pas une fois, nous ne l'interrompîmes dans son palpitant récit. Il en jouissait pleinement, je dois dire.

— Et la petite Berthe ? nous écriâmes-nous.

— La petite Berthe, fut, comme le docteur l'avait prédit, longtemps à se remettre ; elle resta délicate comme une plante fragile longtemps ballottée par un vent de tempête. Pensez donc, c'est presque un miracle qu'elle survécût au poison qu'on lui dosait avec un art si consommé depuis trois mois. Quand elle fut en état de se lever, son père l'emmena en Italie où le ciel clément acheva l'œuvre de régénération.

— Mais enfin, dans quel but, cette femme fut-elle poussée à une action aussi horrible ?

— En l'épousant, M. Marçay lui avait reconnu, par contrat, une somme assez rondelette ; mais, plus père qu'amoureux, il ne voulait pas frustrer sa fille. La belle-mère pensa qu'un nouvel enfant changerait les dispositions de son mari, mais il n'était plus tout jeune, et au bout de trois ans, elle avait perdu l'espoir. C'est là que l'effroyable pensée de supprimer la petite Berthe germa dans son esprit : l'enfant morte, elle s'emparait com-

plètement du père. Qui sait où elle se serait arrêtée ? Vous avez vu que ce n'était pas les scrupules qui la gênaient.

— Mais, comment s'était-elle procuré le poison ? ne l'a-t-on jamais su ?

M. Marçay n'a pu faire que des suppositions : Il paraîtrait que son père, qui était un peu savant, s'occupait de chimie ; il était ou devait être en relations avec des voyageurs. Mais, avait-il donc instruit sa fille de la propriété de celui-ci ? Mystère.

Enfin, nos langues qu'avait liées l'émouvant récit, retrouvaient leurs fonctions ; nous nous dédommageâmes de notre long silence, en adressant une foule de questions au commandant.

— Vrai, lui dit le docteur Abadie, vous ne nous avez pas servi l'écho d'un feuilleton sensationnel, j'en conviens ? et il écrasa de son pouce, une larme qui perlait au bord de sa paupière. — C'était un tendre père, adorant ses enfants ; ce récit lui avait ébranlé les nerfs.

— Mercredi prochain, répondit le commandant, je vous apporterai le livret dans lequel mon père a consigné ce drame, il y a une trentaine d'années, vous verrez par vous-mêmes que je n'ai rien ajouté, rien surfait.

— Vous êtes un superbe narrateur, Louis, lui dis-je ; vous nous avez fait passer par toute la gamme des sensations dramatiques..

— Et la pauvre vieille somnambule, c'est elle qui a sauvé la petite Berthe s'écria le marquis de Chauveney oubliant, cette fois encore, l'immixtion du diable ; si M. Marçay ne l'a pas généreusement récompensée, il ne méritait pas son intervention. Tous, nous dîmes comme lui.

— Rassurez-vous, M. Marçay qui avait déjà envoyé 1.000 francs à la vieille femme, avant son départ, lui assura 150 francs de rentes mensuelles.

— Tout est bien, qui finit bien, répondîmes-nous. Et le petit cénacle se dispersa, agité de sentiments que vous comprenez.

Le commandant partit le dernier ; son récit dans lequel il s'était beaucoup dépensé, l'avait un peu fatigué.

— Mon cher Louis, lui dis-je, je n'aurais pas la patience d'attendre jusqu'à mercredi ; faites-moi l'amitié de m'envoyer, demain, le livret promis ?

— Diane, vous doutez de moi, me répondit-il, avouez-le ? Eh bien, soit, demain vous l'aurez.

Je le reçus, en effet ; le petit cahier, relié, était défraîchi par le temps ; l'encre était pâlie, et le récit textuel. C'est lui, que je viens de faire revivre de mon mieux sous vos yeux, lecteurs amis, et en foi de quoi, je signe : — Pour copie conforme.

DIANE MAREST.

(A suivre.)

LES PHÉNOMÈNES ODIQUES

PRÉFACE.

I

L'ouvrage dont nous publions aujourd'hui la première traduction française est le plus important de ceux que composa le baron de Reichenbach (1) au sujet des radiations nouvelles dont il avait constaté la présence et spécifié les propriétés à l'aide des perceptions de certaines personnes possédant à cet égard une sensibilité hyperesthésiée.

La première édition parut à Brunswick en 1845 sous le titre :

RECHERCHES PHYSICO-PHYSIOLOGIQUES SUR LES DYNAMIDES DU MAGNÉTISME,
DE L'ÉLECTRICITÉ, ETC.

La forme un peu anormale du livre tient à ce qu'il est constitué par la réunion d'une série de mémoires destinés à paraître successivement dans les *Annales de Chimie de Liebig*, ce qui n'eut pas lieu par suite de circonstances accidentelles.

La science officielle ne daigna même pas l'examiner. Reichenbach se bornait, en effet, à être un grand chimiste et un industriel de génie mais n'appartenait à aucune Université ; aussi fut-il, de confiance, l'objet des attaques les plus vives. Dubois-Reymond, qui fut plus tard président de l'Académie des sciences de Berlin (2), traita, en 1854 dans le *Progrès de la physique* de Karsten, le livre qui venait de faire son apparition de « roman absurde dans les détails duquel il serait inutile et impossible à lui d'entrer. Il ne peut, dit-il, en entreprendre l'examen détaillé parce qu'il lui serait impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire..... Ces mémoires sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans un cerveau humain ; ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu ».

Malgré ce jugement sommaire, Reichenbach fut soutenu par quelques hommes de grande valeur comme Berzélius et son ouvrage reçut du grand public un accueil assez empressé pour nécessiter une seconde édition allemande en 1849.

Dans la préface de cette seconde édition l'auteur s'exprime ainsi :

« La science de la nature et toutes ses branches ont, à leur origine, par-

(1) Voir pour la biographie de Reichenbach la Préface des *Effluves Odiques*, (Paris Flammarion).

(2) Après la guerre de 1870 1871 cet homme, dont les ancêtres avaient été français, s'est permis dans son discours d'ouverture de l'Académie, un discours d'une telle violence contre la France vaincue et contre la science française que, à l'étranger au moins autant que chez nous, il a soulevé une réprobation unanime.

couru une période d'obscurité et d'erreur ; la physique a été précédée de la magie ; la chimie de l'alchimie ; la médecine de la pierre philosophale ; l'astronomie de l'astrologie, etc... ; la philosophie, la théologie, la jurisprudence, ont eu leur période d'extravagance. Nos premières conceptions sont vagues et confuses et partant portées au merveilleux, au mystère, ainsi qu'à la superstition et aux abus. Mais il ne faut pas en conclure que la cosse énigmatique ne renferme pas une amande précieuse. Il est tout à fait dans le caractère de la question, et c'est à quoi on devrait s'attendre, que la question de la sensibilité et la force particulière dont elle dépend, aient dû traverser cette période d'enfance, d'autant plus que cette force a son siège dans la sphère cachée du système nerveux et semble n'avoir pas de limite. Que ces jours de grossièreté aient duré soixante-dix ans, le terme est long pour notre siècle de lumière, mais cela est dû en grande partie à l'opposition étroite, presque criminelle des messieurs des « sciences exactes » qui ont eu pour ces études non seulement des oreilles de sourd mais une sorte d'hostilité folle. Berzélius, qui, on le sait, acceptait mes idées avec ardeur, m'a assuré que, pendant quarante ans, il avait toujours nourri le désir que quelqu'un voulût s'attaquer à cette question qui ne pouvait pas être sans fondement ; il voulait en faire le sujet d'un examen spécial et approfondi d'après les méthodes modernes de recherches dans les sciences naturelles ; il se réjouissait, vers la fin de sa vie, d'avoir trouvé en moi quelqu'un qui se fût donné la tâche de faire à ce sujet une enquête rationnelle.

« Le motif pour lequel cette enquête a été longtemps différée et pour lequel les tâtonnements autour de cette question n'ont pas abouti, gît surtout dans ce fait que les gens commencent trop souvent à bâtir leur pyramide par la pointe. On voulait faire tout d'abord ce à quoi on n'aurait dû songer qu'en dernier : *Entreprendre de guérir les maladies !* Avant de s'efforcer à acquérir la moindre connaissance de la nature, de la force cachée, on en faisait commerce. Alors somnambules et clairvoyants étaient mêlés ; partout des manifestations de la force à son maximum, compliquées d'inexplicables conditions de maladie. Frappés de phénomènes produits sur une vaste échelle et se sentant incapables d'en trouver l'explication, les gens négligeaient d'étudier les détails du commencement, les seuls sur lesquels on pouvait assurer la base d'une construction ; ce n'est pas de l'éclair et du tonnerre que nous avons recueilli les théories de l'électricité et du son, pas plus que nous n'avons emprunté nos connaissances sur la force d'expansion de la vapeur à l'éruption des volcans. »

Dès 1846, le professeur Grégory avait présenté au public anglais des extraits du livre de Reichenbach ; ils eurent pour effet d'engager le D^r John Ashburner à en faire une traduction complète qui parut en 1851 à Londres,

accompagnée de nombreuses notes et d'une préface dont j'extrais les considérations suivantes :

« Il ne manque pas de gens qui supposent le baron incapable de faire une observation complète et sévère. Ces gens doutent des faits les plus saillants signalés par lui ; ils nient l'exactitude de ses résultats avec l'aimant et la plaque photographique. Un certain nombre de personnes, dont quelques-unes ont une autorité scientifique, affectent de le tenir en petite estime, prenant en pitié ses idées bizarres, et nient que ses recherches aient aucune valeur au point de vue philosophique. Le baron n'a cependant pas construit un petit château de cartes sans liaison et qu'un souffle suffit à abattre. Je n'ai pas essayé toutes ses expériences, mais quelques-unes seulement comme terme de comparaison. Quand j'ai rencontré des sujets convenables les résultats ont été identiques, à quelques exceptions près. Le Dr Elliotson a également trouvé un grand nombre de remarquables analogies qu'il a indiquées dans le *Zoist* ; mais, à cette époque, la plupart de nos sujets étaient des personnes mesmétrisées (1)... Le baron possède le courage qui découle du sens de la justice ; il a le culte de la vérité qui certainement finira par prévaloir. Je suis surpris du grand nombre des adversaires de sa philosophie ; car, en examinant ses recherches avec l'œil d'un critique prêt à en saisir le point faible, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer ou de l'esprit clair, direct et philosophique qui conduit chacune des parties de cette étude, ou de la combinaison de sincérité et de sens commun avec lesquels ces questions très délicates sont amenées à concourir au progrès de cette étude même. Le temps et l'occasion seuls sont nécessaires pour corroborer les faits qu'il a observés, plutôt que pour les corriger. Ceux qui ne craignent pas de risquer leur propre réputation en élevant des doutes contre les résultats affirmés par le baron ne devraient pas perdre de vue que les conditions dans lesquelles ont été faites les premières expériences doivent être exactement reproduites. Celui qui a découvert la créosote, la paraffine, l'eupione et tant d'autres composés nouveaux, n'est pas une autorité vulgaire. Il vient de prendre possession d'un domaine où ses travaux s'imposeront avec une force irrésistible à tous ceux qui voudront s'y aventurer. »

J'ai exposé dans un article intitulé : *Les propriétés physiques de la force psychique* (1) un résumé des travaux de ceux qui reprirent l'œuvre de Reichenbach et aussi de ceux qu'on peut considérer comme ses précurseurs. Je n'y reviendrai pas ici et je me bornerai à faire observer qu'ils furent, jusqu'à ce jour, en butte aux mêmes attaques.

(à suivre.)

ALBERT DE ROCHAS.

(1) Reichenbach n'avait pas voulu se servir de sujets magnétisés parce qu'il redoutait la suggestion dont il connaissait parfaitement les effets.

INTRODUCTION AUX

Contes et récits de l'au-delà

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

QUELQUES NOTES BIOGRAPHIQUES SUR HELLA BASTIAN. — COMMENT ELLE EST DEVENUE SPIRITE ET MÉDIUM. — PUBLICATION DE QUELQUES-UNES DE SES PRODUCTIONS MÉDIANIMIQUES.

C'est chez Mme Rufina Noeggerath que j'ai eu l'honneur et la bonne fortune de rencontrer Mlle Hella M. Bastian, qui est, en même temps qu'une jeune fille charmante, un écrivain des plus distingués, connu en Allemagne sous le gracieux pseudonyme d'Ellen Svala, et, de plus, une médium excessivement remarquable.

Bien que née en Allemagne (à Kreuznach, dans la Prusse Rhénane), elle est Française, bien Française, autant par le cœur et par le caractère indépendant, ardent et enthousiaste de l'esprit que par son nom et son origine même. Elle descend, en effet, d'une ancienne famille protestante appartenant à la noblesse française et qui quitta Paris dans la nuit de la Saint-Barthélemy pour aller s'établir, partie en Hollande et les colonies hollandaises, et partie dans la Prusse Rhénane. La famille Bastian ayant perdu propriétés et fortune abandonna ses titres, ne gardant qu'une partie de son ancien nom ; et ses membres dispersés, donnant libre carrière à leur activité, à leur esprit d'entreprise comme à leurs goûts élevés, ne tardèrent pas à se reconstituer foyer et positions, en se livrant les uns à l'agriculture ou au commerce et les autres aux études libérales.

Un aïeul de Mlle Hella, occupa dans l'école socialiste une place marquante. Il fut proscrit et persécuté. Les influences d'un tel milieu devaient nécessairement se faire sentir, et il est à croire qu'elles laissèrent des traces profondes dans l'esprit de la jeune fille. Après la mort de son père, qu'elle chérissait, elle quitta l'Allemagne pour voyager à travers la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Belgique, la France, la Suisse, le Tyrol, etc. Elle se rendit ensuite à Londres pour y étudier la sténographie et la dactylographie, afin de se créer une place dans une maison commerciale.

La publicité donnée à quelques-unes de ses lettres, qui révélaient clairement son talent littéraire, attira sur elle l'attention de certains journaux qui lui demandèrent des articles. Le premier — une étude sur la Suède — fut publié par la *Gazette de Cologne* (*Kölnische Zeitung*).

Depuis lors, elle s'est fait connaître en Allemagne par ses romans et nouvelles, ce qui ne l'a pas empêchée d'occuper en même temps, dans différentes maisons de commerce de Londres, Bruxelles et Paris, une place de secré-

taire pour langues étrangères, car elle écrit et parle couramment l'allemand, l'anglais, le suédois et le français.

Revenue à Paris depuis plus d'un an, elle y occupe une place dans une importante maison de commerce, et est, en outre, attachée à la rédaction d'un journal allemand, en qualité de correspondante allemande.

La plupart de ces renseignements, nous les avons puisés dans une biographie publiée dans l'*Almanach littéraire de l'Allemagne* et le *Lexicon ou Dictionnaire universel* du professeur Kürschner, ainsi que dans le livre : *Femmes écrivains allemandes et autrichiennes*, publié à Vienne.

Les intéressants détails que m'avait donnés Mme Noeggerath sur sa jeune amie, avant que je ne l'eusse vue, m'avaient vivement frappé et avaient éveillé en moi le désir de faire sa connaissance. Causer avec elle, savoir par elle comment elle était devenue spirite, et comment médium, m'intéressait au plus haut point, d'autant plus que je savais qu'elle n'avait rien lu d'Allan Kardec, non par dédain — bien loin de là — mais simplement pour ne pas être accusée d'obéir, dans ses descriptions, contes et récits de l'au-delà, à l'auto-suggestion, ou encore à des efforts de mémoire ou des souvenirs de la subconscience, de la fameuse conscience subliminale. Aussi, avec quel empressement je saisis l'occasion qui m'était offerte de m'improviser reporter tant pour ma satisfaction personnelle que pour celle des lecteurs de la *Revue Spirite*.

J'adressai donc au charmant écrivain les plus pressantes et plus chevaleresques sollicitations qu'il me fut possible, lui affirmant que ses révélations offriraient pour la doctrine un très grand et très précieux intérêt. J'eus le bonheur de vaincre ses hésitations... C'est pourquoi, prenant maintenant au sérieux mon rôle de reporter, je vais, si vous le voulez bien, chers lecteurs, céder la parole à mon aimable interlocutrice.

— « Comment je suis devenue spirite ? commença-t-elle, je vais vous le conter ; c'est, assurément, un fait digne d'attention.

« Il n'y a pas de spirite dans ma famille et jamais je n'y ai entendu parler de spiritisme ; mais ce que je sais maintenant, c'est qu'il s'y passait, sans qu'on s'en rendit compte, des phénomènes étranges, d'ordre tout à fait spirite.

« La maison de mon grand-père, dans les hautes montagnes de l'Allemagne, était ancienne et vaste ; c'était une de ces demeures seigneuriales telles qu'on les trouve décrites dans les contes et légendes et dont les enfants ont peur.

« Chaque fois qu'un membre de la famille devait mourir, un invisible personnage montait son grand escalier de chêne ; on entendait distinctement son pas, sans le voir. Des personnes courageuses de la maison suivirent l'invisible apparition : le pas continuait, mais sans qu'on pût se rendre compte de sa raison d'être ; les uns eurent peur, d'autres se moquèrent, et les plus

raisonnables donnèrent du phénomène une explication où la superstition jouait le plus grand rôle mais qui était cependant la plus voisine de la vérité. — « Un événement s'annonce », disaient-ils. Et cet événement n'était jamais autre qu'une mort.

« Dans la vallée, le grand moulin, habité par la famille de ma grand'mère, avait un jardin délicieusement blotti contre des roches sauvages, dans un site tourmenté. Tout au bout de ce jardin, se dressait, svelte et fier, un sapin gigantesque dominant la vallée entière. Toutes les fois qu'une maladie grave se déclarait dans la maison, on observait l'arbre ou plutôt les branches supérieures de sa cime : si le malade devait mourir, une branche jaunissait et se desséchait. La mort est venue bien des fois : l'arbre n'a jamais menti ; et ce n'était pas là la chute lente des feuilles d'automne ; la branche flétrie se montrait subitement ; et, très souvent, sans qu'aucun cas de maladie fût constaté, il arrivait que quelqu'un mourait subitement. Vous parlerai-je des sonnettes qui s'agitaient et des portraits qui tombaient sans que clous ni attaches fussent arrachés ou tombés ? ou du pouvoir étrange d'un membre de ma famille sur les malades, et de la clairvoyance, depuis perdue, d'une sœur qui regardait avec des yeux de terreur dans le vide, prétendant qu'elle voyait un homme ou une femme ou un enfant tout blancs, avec l'apparence d'êtres vivants et cependant tout autres, clairvoyance, que la peur et les efforts mis en œuvre pour la corriger firent cesser, mais qui fut, depuis, remplacée par une médiumnité étrange, le pouvoir de retrouver n'importe quel objet perdu, fût-il dans le coin le plus reculé d'une cave ou caché dans un grenier. Dans tout cela, de spiritisme, pas un mot.

« Je ne savais donc rien du spiritisme, rien de la faculté médianimique ; j'ignorais même ce que c'était qu'un médium, et lorsque, à Paris, des personnes de connaissance m'en parlaient, elles se heurtaient à l'incrédulité et à l'indifférence la plus absolues. Cependant, quelques-unes insistèrent et me prièrent d'essayer la table avec elles, et, à ma grande surprise, j'obtins des communications d'êtres chers que j'avais perdus, des prédictions qui ne tardèrent pas à se réaliser, des conseils, etc. Mon attention fut éveillée : je commençai à croire ; alors, toute seule, j'essayai la table, et m'aperçus bientôt que tout marchait autour de moi, les tables, les chaises, les boîtes, petites et grandes, les pièces de monnaie, etc. Je n'avais qu'à les toucher du doigt, de la main ou même de la pointe du pied.

« Un jour que j'écrivais à une amie et que je lui contais mes premiers pas dans le spiritisme, je sentis, à ma grande stupéfaction, à ma terreur même, la plume enlevée de ma main comme par une force supérieure à la mienne. Elle se dressa dans ma main devenue insensible, un voile léger couvrit mes yeux ; je ne sus plus penser ; mon cerveau me semblait mort, et la plume cependant continuait à courir sur le papier avec une rapidité vertigineuse,

écrivait quatre pages sans s'arrêter, et, quand, enfin, elle s'arrêta, je trouvais écrit sur le papier, par le fait d'une volonté qui n'était pas la mienne, d'une intelligence qui n'était pas la mienne non plus, toute une explication simple et grandiose, du pourquoi de la vie et de la mort, et de la création de l'âme qui s'élève par ses propres mérites, évoluant dans la vie éternelle à travers les siècles et les siècles, et apprenant, à chaque incarnation, la pratique d'une faculté ou d'une vertu nouvelle.

« Je me renseignai : c'était la médiumnité par écriture automatique qui se révélait chez moi. Cette médiumnité, venue si subitement et d'une façon si inattendue, se trouvait être, dès le premier moment, une faculté entière, déjà développée, sans cependant qu'aucun essai, aucun désir même de la posséder, ne l'eût précédée ; elle était là, constituée de tous points, telle une source longtemps obstruée par une pierre, et qui, la pierre venant à être chassée par l'orage, jaillit soudain en abondance vers la lumière du jour.

« Dès ce jour, j'ai eu des pages et des pages de communications ; un esprit se présentait après l'autre, et c'étaient des lettres de l'au-delà, faisant mon éducation spirite, m'initiant peu à peu à cette belle philosophie, en commençant par les leçons ou enseignements les plus élémentaires : des contes, des légendes, des histoires, des poésies, des descriptions de voyages, des questions personnelles, etc., et contes et poésies portaient la marque du style exact de l'auteur qui signait, soit Henri Heine, soit Adelbert de Chamisso, soit Hans Andersen, le grand écrivain danois. Et ce sont des lettrés experts qui ont reconnu, dans lesdites communications, le style bien personnel propre à chacun de ces écrivains. Il en a été de même pour le style de l'esprit qui, peu à peu, m'a initié au spiritisme et signe Allan Kardec.

« Je n'ai jamais lu un livre spirite, je n'ai jamais assisté à aucune conférence ; et, quand j'ai fait la connaissance de « Bonne Maman », j'apportai, à son grand étonnement, un important bagage de connaissances spirites, résultat de l'éducation spirite que j'avais reçue de mes esprits. Ma mémoire ne jouait donc aucun rôle dans ces communications ; et quand, il y a un an, j'ai lu le livre de « Bonne Maman » (*la Survie*), j'y ai trouvé bien des choses qui, il y a sept ans, m'avaient aussi été révélées. Je n'évoque jamais pour ne pas tomber sous le coup d'une auto-suggestion, pour ne pas me forger d'images ou d'idées préconçues. Tous les esprits, soit poètes, écrivains, explorateurs ou esprits quelconques connus de leur vivant, les esprits familiers ou protecteurs, sont venus à moi d'eux-mêmes, sans que je m'y attendisse, sans qu'une pensée de moi ait pu les attirer. J'ai lu Hans Andersen, quand j'étais toute jeune : il me plaisait beaucoup, et je l'ai relu depuis pour me rendre compte de la conformité du style de ses ouvrages avec celui de ses communications. Henri Heine ne me plaisait pas du tout : je ne connais que très peu de ses poésies. Quand à Adelbert de Chamisso, il m'avait été donné un jour

comme sujet de composition littéraire : c'est tout ce que j'en savais. Une préférence aurait expliqué leur présence auprès de moi ; mais de tous ceux que j'aurais préférés aucun n'est jamais venu, malgré tous mes appels. — « Pourquoi donc, ai-je demandé, venez-vous chez moi, moi qui sais si peu de vous ? — Parce que, m'a-t-il été répondu, votre âme a des affinités avec la nôtre, parce qu'il existe entre nous un lien de sympathie, que vous ignorez encore, mais qui sera visible pour vous le jour, où, débarrassée du corps, vous aurez reconquis votre clairvoyance, qui vous permettra de voir, avec les yeux de l'âme, le pourquoi des sentiments et des choses. »

« On m'a souvent fait observer que, étant écrivain moi-même, toutes ces communications ne provenaient que de mon propre esprit ; mais, ces observations je les conteste énergiquement et je répète ce que j'ai déjà dit bien souvent, à savoir que mes propres ouvrages sont de toute autre nature ; que, pour les faire, je dois faire travailler mon esprit, composer, réfléchir, créer enfin de toutes pièces, tout, d'ailleurs, m'aidant à cela : mes observations, les circonstances actuelles ou passées, mes souvenirs, mes études, les personnes de mon entourage. Pour faire un roman, il me faut une préparation souvent longue : je collectionne et entasse ce qui me semble bon et adaptable ; de nombreuses feuilles de papier avec des marques et observations écrites à la hâte, au cours d'une promenade, en chemin de fer, au bureau, etc., etc., s'accumulent dans mes dossiers ; le roman une fois commencé, je les emploie l'une après l'autre, j'ajoute, j'efface, je recommence ; je peux écrire partout et quand je veux ; je possède l'idée entière dans ma tête ; je sais d'avance ce que je vais écrire ; je vis avec les caractères que je crée, et quand, après des heures de travail, je m'arrête enfin, je suis très fatiguée : la tête se ressent du travail mental, et la main me fait mal à force de tenir la plume. C'est tout le contraire avec ce que j'obtiens automatiquement : je pose la plume sur le papier, je la tiens tout au bout, le bras en l'air et non appuyé pour éviter le contact ; la force invisible qui me fait agir glisse dans mon cerveau, et nos deux fluides réunis mettent ma main en mouvement. Et c'est tout ! De ce qui s'écrit, je ne sais pas d'avance un seul mot ; il y a des moments où j'ai comme un léger voile sur les yeux, d'autres où je me vois moi-même, où je plane au-dessus de mon « double » ; mais cela n'arrive que lorsque une intelligence très supérieure s'est glissée dans mon cerveau. Alors mon propre esprit voyage et n'est plus dans mon corps. Je ne dors pas, et, cependant, je ne suis plus moi-même, j'ai perdu la faculté de penser, de sentir ; je suis effacée, et, à ma place, se tient l'être invisible qui me dicte. Il y a des moments où je sais, par intuition, ce que ma main écrit, même si j'ai les yeux bandés ; d'autres moments où je vois les mots s'écrire sans comprendre leur sens, et d'autres, enfin, où je suis parfaitement au courant de ce qui s'écrit. Le moindre bruit suffit pour m'éveiller, pour me faire revenir

à moi-même et pour chasser de mon corps l'esprit qui l'occupait. Il m'arrive alors, curieux spectacle, de voir la plume retourner sur ses pas, et effacer les mots que ou mon esprit, ou un autre, profitant du départ de l'écrivain invisible, a tracés. Mes feuilles et cahiers d'écriture automatique en offrent la preuve. De toutes ces dictées et communications, je sors imprégnée d'un bien-être inexplicable ; je n'éprouve pas la moindre fatigue, mais une sensation de fraîcheur, comme après une longue et agréable promenade.

Ce n'est pas seulement mon éducation spirite que ces invisibles ont faite : ils ont, dès le principe, veillé sur ma santé. Ils savent, bien mieux que la médium, quand la quantité de fluide qu'elle possède est dépensée, et, dans ce cas, la plume s'arrête instantanément, malgré toutes les prières, malgré toutes les remontrances. Dans une séance à Bruxelles, un médecin de l'au-delà, qui m'accompagne généralement, frappait un grand coup dans une table de chêne longue et lourde, disant, par coups également frappés, que si nous ne cessions pas, il retirerait à la médium sa faculté. Pendant mes vacances, mes invisibles correspondants s'en vont et reviennent après : aussi n'ai-je jamais eu amis plus nobles et plus dévoués.

« Il y a sept ans que des prédictions me furent faites sur bien des choses qui me semblaient irréalisables et le fait d'une obsession. Ces prédictions furent, pour quelque temps, la cause que j'avais cessé toute correspondance avec l'au-delà ; mais voilà que, depuis trois quarts d'année, elles se réalisent jusqu'au plus mince détail : d'où je conclus que j'avais péché par impatience. Leur clairvoyance, en effet, ne compte ni avec l'heure, ni avec l'espace de notre terre. « Un jour viendra » était toujours et toujours leur réponse, et le jour est venu sept ans après.

« Ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai beaucoup d'esprits qui se présentent, ou par l'écriture, ou par la table ou par coups et leur nombre augmente de plus en plus. Chacun a son individualité propre, ses goûts, ses préférences ; ils me sont familiers comme des amis vivants ; ils ne diffèrent de moi que par le vêtement ; ils ont des facultés, que nous aussi nous possédons mais qui sont entravées par la lourdeur de notre corps. Ne pas croire à leur existence me semble tout aussi incompréhensible que de ne pas les sentir autour de moi, que de ne pas m'entretenir avec eux comme avec des vivants. Je m'habitue à leurs manières, à leurs désirs ; je ne demande pas l'impossible, mais à chacun ce qu'il peut faire et je suis rarement déçue. Je reçois sur l'avenir des prédictions qui tombent toujours juste, qu'il s'agisse de moi ou de mon entourage. J'ai des esprits familiers, humbles, serviables : ils voient les petites choses, enfin, font le ménage, et j'ai souvent eu à me louer de leurs conseils. J'ai entre autres un esprit d'une intelligence rare, qui est resté près de la terre pour soigner une âme errante. Cet esprit voit le passé et l'avenir, et, si cette vue vient à lui faire défaut, il va s'instruire

auprès d'autres esprits, pour revenir de là donner sa réponse. Il voit les incarnations passées, il analyse les sentiments, les sympathies ; il prédit ce qui se passera, autant qu'il le peut et qu'on le lui permet. Il est venu à moi, en signant son nom et donnant des preuves d'identité que je ne pouvais deviner, puisque je ne l'avais pas connu de son vivant et que je n'avais pas vécu non plus dans un milieu où il était connu.

« Il m'a souvent été répété qu'un médium était un nerveux : eh bien ! pour moi, du moins, cette assertion est fausse. Si je deviens nerveuse par un excès de travail ou de fatigue, il me devient impossible d'avoir des communications de l'au-delà, car plus le corps est faible et moins il y a de fluides ; et, dès lors, il est inutile que j'essaie : je n'obtiens que des absurdités. »

Mlle Bastian avait terminé et je restai sous le charme de ses impressionnantes révélations. Longtemps je la regardai pour m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve. Elle gardait un calme parfait et avait plutôt l'air enjoué d'une personne qui vient de se complaire à narrer d'intéressants souvenirs de voyage.

Contenant avec peine une admiration que je sentais voisine de l'enthousiasme, je rompis le silence pour lui demander si elle ne pourrait pas, de mémoire, me traduire quelque-une de ses nombreuses communications, qui lui avaient été dictées en allemand.

Avec une bonne grâce charmante, elle se prêta à mon désir, et me fit entendre le « Jugement divin » avec un jeu de paroles et de gestes si ravissants que, incontinent, je la suppliai de me donner une traduction de l'original pour la *Revue Spirite*.

— « Oh ! — me dit-elle, — puisque c'est pour la *Revue Spirite*, pour notre chère philosophie, j'y consens de grand cœur et avec empressement, mais vous m'aidez à la retoucher. »

Nous tombâmes bien vite d'accord, et j'ajoutai que j'espérais bien que nous n'en resterions pas là, et que, par mon intermédiaire ou par un autre, elle voudrait bien consentir à publier d'autres communications, qu'elle choisirait parmi les plus belles et qui, nous en sommes convenus, porteront le titre de *CONTES ET RÉCITS DE L'AU-DELÀ*.

Quelle est notre part personnelle dans cette traduction ? Disons tout de suite qu'elle est bien faible. Mlle Bastian connaît probablement le français, ses beautés, ses finesses et jusqu'à ses hardiesses ; mais l'habitude de manier plusieurs langues, dont le caractère, la forme, la structure, le génie sont aussi variés que le tempérament, les mœurs et le caractère des nations qui les parlent, l'entraîne malgré elle, quand elle parle ou qu'elle écrit en français, à des insurrections qui ne trouveraient pas grâce devant les exigences rigoristes. Notre rôle se borne à polir et retoucher son œuvre.

Toute autre plume que la nôtre assurément eut été plus habile et plus apte à ce travail de retouche. Quoi qu'il en soit, nous avons conscience d'avoir apporté à cette tâche délicate tous nos soins et tout notre cœur. Avant tout, nous nous sommes efforcé de rendre aussi fidèlement que possible, en recourant le plus souvent à l'adaptation de préférence à la traduction littérale, le sentiment et les nuances de sentiment exprimés par le conteur invisible ; et nous croyons, au dire même de notre chère collaboratrice, avoir réussi.

Nous publions aujourd'hui le « Jugement divin », précédé d'une ravissante petite poésie, et les lecteurs de la *Revue* peuvent se réjouir : il reste des dictées en réserve et des meilleures, nous les ferons paraître successivement.

En terminant cette longue introduction qu'il nous soit permis de remercier ici publiquement Mlle Hella M. Bastian du concours précieux et désintéressé qu'elle apporte à la doctrine. Sa vie, ses actes, ses pensées sont d'une spirite ardente autant que sincère ; honnête et loyale autant que franche, énergique et courageuse. Pour tous ceux qui souffrent c'est un ange, une sœur pour tous ceux qui s'élèvent. Ouvrons-lui donc largement nos rangs.

Au nom de la Rédaction de la *Revue* et en votre nom, chers lecteurs, nous la saluons fraternellement et, en même temps, nous remercions chaleureusement Mme Noeggerath, notre chère et vénérée « Bonne Maman », de nous l'avoir fait connaître, ou — disons mieux — de nous l'avoir révélée.

Plus qu'un mot qui servira d'avertissement charitable à Messieurs les savants. — Qu'ils soient bien prévenus qu'ils ne trouveront pas en Mlle Bastian un sujet soumis et complaisant qui se prêterait docilement à leurs petites expériences, à leurs doctes examens ou petites discussions psychico-scientifiques. Elle tient — et ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime — à conserver intacte sa dignité et bien entière son indépendance. Chaque savant, officiel ou non, peut assurément — et encore avec circonspection — parler de la branche de science qu'il étudie spécialement ; mais nul ne peut, avec une autorité suffisante, émettre des avis, encore moins des jugements, au nom de la science entière, car cette science entière nul ne la possède. On peut analyser un corps quelconque : il est limité ; mais, une âme surtout une grande âme en évolution, il faut se borner à l'étudier et à l'admirer, car elle est infinie.

ALGOL

NOTE DE LA REDACTION. — L'abondance des matières nous a obligés à remettre au mois suivant la *Chronique* et les autres articles importants qui nous ont été remis. — La suite et fin des si remarquables articles de M. Ed. Grimard, paraîtra dans le numéro de juin.

Nous ne pouvons résister au plaisir de publier avant le « Jugement divin » la ravissante poésie qui suit, signée également de l'Esprit d'amour. Ce sera comme le portrait de l'auteur en tête de ses œuvres (Algol).

CE QUE JE VOUDRAIS

Je voudrais vivre la vie d'une rose,
Je voudrais avoir des ailes,
Rêver le rêve d'un calice de fleur,
Et m'envoler au soleil comme l'oiseau !

Je voudrais m'enivrer des couchants roses du soir sur la montagne,
Être au sein des mers une perle précieuse,
Pour adorer, dans son décor et son langage le plus sublimes,
La nature et son culte de Dieu,

De Dieu, d'où vient la rose, qui donne des ailes à l'oiseau,
Qui colore le ciel de pourpre et d'or,
Et dont la voix, dans l'âpre chanson de la tempête,
Parle à la perle au sein profond des flots !

(Traduit de l'allemand par HELLA BASTIAN et ALGOL.)

JUGEMENT DIVIN

Pensées d'un esprit d'amour et de lumière

(Dictée médianimique)

... Ah ! enfin !... voici près d'une heure que j'essaie de pénétrer dans votre cerveau... vains efforts... la tempête y est déchaînée et me barre le chemin. Votre âme, véritable miroir de vos mobiles pensées, est tournée toujours vers un même but... l'insondable Infini... l'incompréhensible compréhension de Dieu...

Prêtez-moi votre plume ; ayez confiance. En un instant, vous aurez quitté le corps, manteau fragile d'une âme de pèlerin qui a traversé des siècles et des siècles ; vous planerez au-dessus de ce corps, et vos yeux d'esprit verront de nouveau l'image de la jeune fille qui, à la clarté de la lampe, écrit des pages et des pages dont elle ignore le premier mot (1).

Me voici penché sur votre épaule ; ma pensée occupe votre cerveau, et cette pensée cherche à dévoiler à vos regards une infime, bien infime parcelle de cet Être d'incomparable grandeur que quelques-uns parmi vous nomment Dieu... d'autres Nature... et d'autres encore Amour...

(1) Ceci est une allusion à une sorte d'extériorisation de l'âme qui se produit chez la médium tandis que l'esprit se sert de sa plume. Une bande blanche paraît devant ses yeux, et, subitement, elle voit son « double » devant elle, et elle se sent tout autre, car elle est entièrement heureuse, et débarrassée de son enveloppe matérielle. C'est le phénomène que les savants reconnaissent sous le nom d'autoscopie et dont nous parlerons plus tard. (Algol).

La porte est ouverte!... Déjà votre âme frissonne au souffle de la liberté... dans l'immensité de l'espace... Elle se lève... elle s'enfuit rapide... tel le cygne sauvage qui prend son essor vers le soleil, et, dans ce cerveau vide, cette forme sans vie, je glisse mes pensées...

.

Un jour, — la date importe peu, — à la porte du ciel, fraîchement arrivées de la terre, se trouvaient réunies quatre âmes humaines : d'abord, un haut et fort important personnage, ministre des plus puissants, devant lequel se courbait naguère tout un pays et dont l'influence s'étendait jusqu'à l'étranger par delà les mers ; puis, un ivrogne ; une vieille femme hargneuse et méchante ; enfin, un petit bossu, toujours malade et, de plus, orphelin et abandonné de tous.

— « Ouvrez !... prononça d'un ton impérieux le haut personnage, en frappant à la porte, ouvrez !... que j'entre au ciel ! »

La porte s'ouvrit. Sur le seuil se tenait un ange, beau comme le rêve étoilé et embaumé qui hante la nature dans une nuit de printemps. Son visage avait l'éclat de la lune sur les vagues ondulées de la mer, et ses yeux d'opale, profonds, rayonnants de tendresse et de pitié, se fixaient sur le front impatient, hautain et autoritaire du puissant personnage.

— « Laissez !... que je passe !... je veux entrer au ciel ! » répéta ce dernier.

— « Doucement ! Voyons tes œuvres d'abord, que nous jugions si tu es vraiment digne d'entrer », répondit l'ange d'une voix plus mélodieuse que la plus sublime musique de la terre, en ouvrant tout grand un livre d'or où se trouvaient inscrits l'un après l'autre, avec leurs bonnes et leurs mauvaises actions, les noms de tous les humains.

— « Mes œuvres ? Les voici : j'ai fait bâtir des églises et des écoles ; nombre de fondations de bienfaisance portent mon nom... j'ai donné l'argent, sans compter, à pleines mains... »

— « Oui, en effet... tu as fait bâtir des églises et des écoles ; nombre de fondations portent ton nom, et tu as donné l'argent sans compter, à pleines mains ; mais, est-ce que tu te plaisais à accomplir toutes ces œuvres ? Hélas ! non, ni l'amour du prochain, ni le sentiment de la pitié, de la miséricorde, ni le désir d'aider et de soulager les déshérités de la fortune, les souffrants et les pauvres n'ont trouvé de place ou d'écho dans ton cœur. Le mobile qui te faisait agir, les intentions qui te dirigeaient étaient égoïstes : tu voulais que ton nom fût connu, que ton pouvoir s'augmentât, et tu as ainsi gagné la faveur et les récompenses matérielles toujours croissantes du roi ton maître ; tes œuvres, c'est à ta personne qu'elles ont rapporté le plus de profits ; l'intérêt, ton unique intérêt, voilà ce qui t'a guidé... va, retire-toi et laisse-moi voir si tes humbles compagnons sont plus dignes que toi d'entrer au ciel !... »

— « Cependant, à la cour de mon roi, je passais le premier... et tous se rangeaient respectueusement lorsque j'entrais... »

— « Ce qui était n'est plus... l'ange de la mort a coupé le fil qui te retenait à la terre », répartit son auguste interlocuteur, et il se tourna vers l'ivrogne...

Ah ! là, à dire vrai, il n'y avait pas grand'chose ! Celui-là n'avait fondé ni écoles, ni églises ; nulle action brillante ne le signalait à l'attention ; c'est à peine si quelques rares personnes l'avaient connu et quand, ivre et chancelant, il avait trouvé la mort en dégringolant du haut de l'escalier de sa mansarde, on l'avait enterré sans musique ni fleurs, et le prêtre, qui avait suivi son humble cercueil à quatre planches, avait oublié de se parer de la soutane brodée d'or et de dentelles, réservée aux convois des riches et des puissants... Mais, au fond, bien au fond de ce cœur, de ce pauvre cœur ignorant de misérable, resplendissait, plus brillante que les étoiles sur la voûte sombre du firmament, une flamme sacrée, l'amour d'un fils pour sa vieille mère. Pour elle, il avait travaillé jour et nuit : jour et nuit, il l'avait entourée de soins et de tendresse, mais la mort était venue et, brutalement, lui avait enlevé cet être cher, son dernier soutien, son unique appui moral. Accablé et désespéré, l'âme ulcérée, déchirée par la séparation et envahie par une noire nostalgie, il avait cherché l'oubli..... dans le poison..... ; il était tombé, avait roulé plus bas... toujours plus bas ; et c'était lui qui était là, échoué comme une épave, devant la porte du ciel, pleurant et suppliant qu'on le laissât entrer pour rejoindre sa mère, qui, elle, — c'était sa conviction — ne pouvait être ailleurs qu'au céleste royaume.

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, s'inclina devant cette immense et sainte tendresse, pour lui plus méritante que toutes les richesses, toutes les dignités de la terre, et lui ouvrit toute grande la porte du ciel.

— « L'ivrogne que tu étais, lui dit-il, est resté sous la terre ; il repose entre les quatre planches du pauvre cercueil : ton cœur seul vient à Dieu, et c'est à cause de l'amour qui bat dans ce cœur, de l'ardeur et de la pureté de cet amour que Dieu te pardonne les défaillances de la chair... Va ! entre et instruis-toi aux leçons du Tout-Puissant. »

Et l'homme échappé de la terre, l'homme aux haillons sordides, passa devant le haut et puissant personnage aux habits étincelants d'or et tout chamarrés de décorations ; il passa comme transfiguré, tant son âme était rayonnante, et se jeta dans les bras de sa mère, tout près de la nue éclatante où resplendit la divinité.

C'était le tour de la vieille au visage revêché, à la langue méchante. Non ! vraiment ! la meilleure volonté du monde n'aurait su découvrir quoi que ce fût de bon, de passable dans l'existence de cette mégère ! Elle n'avait fait

que se disputer avec tout le monde ; personne n'osait l'approcher ; on la traitait de vieille sorcière, de mauvais diable et, cependant, — admirez le prodige, — les petits enfants adoraient les caresses de la vieille main tremblant sur leurs cheveux soyeux et, volontiers, prêtaient l'oreille aux accents chevrotants de la pauvre voix brisée. Car ils savaient qu'auprès de la vieille ils trouvaient un appui toujours empressé, une protection toujours sûre, si par hasard quelque méchant venait à les frapper, ou si quelque injustice leur était faite.

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, découvrait, dans la partie du Livre de la Vie consacrée à la vieille femme, la page de sa jeunesse, pleine de vaillance, d'amour du prochain, de pitié et de miséricorde, cette jeunesse tout entière vouée au culte des plus nobles sentiments, et cependant ruinée, meurtrie, écrasée par la méchanceté humaine, par la calomnie, le mensonge, et finalement récompensée de ses bienfaits par une noire ingratitude. Il montrait ce jeune cœur, sensible comme un pétale de fleur, ce cœur, noble et doux, torturé au point que tout son parfum s'était tourné en fiel et en venin contre ses bourreaux, êtres jadis tant aimés et que leur méchanceté lui avait, petit à petit, fait détester et haïr...; de telle sorte que la jeune fille aux sentiments exquis était devenue la vieille femme hargneuse au visage de sorcière, à la langue affilée et méchante...

Oh ! l'humble vieille ne demandait pas à être admise au ciel, s'imaginant bien que, de là aussi, elle serait repoussée pour son caractère méchant et querelleur ; et elle se bornait à briguer une place, une toute petite place à la porte, contente seulement de n'être pas trop loin du soleil divin et d'entrevoir ses rayons.

Mais l'ange, avec un doux sourire, l'attira dans ses bras, et, plein d'amour et de compassion, la regarda jusqu'à ce que sa figure vieille et méchante fût transformée, jusqu'à ce que ses pensées reprissent leur caractère primitif de douceur, de mansuétude et d'indulgence... Et, elle aussi, elle entra au ciel pour y retrouver, loin de la terre, sa jeunesse radieuse et le noble cœur que la méchanceté humaine avait seule rendu mauvais.

Il ne restait plus que le petit bossu malade, le pauvre abandonné qui avait été content de quitter la terre. Son pâle visage d'enfant chétif rayonnait et, le sourire sur les lèvres, il contemplait le haut et puissant personnage, qui, lui, avait l'air mécontent et profondément humilié d'être relégué à la porte du ciel.

— « Viens, — disait l'ange en tendant les bras au petit bossu, — viens, tu n'as besoin, toi, ni de repentir ni de pardon : tu n'as eu que des souffrances sur la terre, et ces souffrances t'ont mérité la faveur d'entrer tout droit au ciel. Viens... un bonheur, inconnu des hommes, t'attend ! »

Mais l'enfant hésitait.

— « Non, dit-il, non, je ne saurais entrer si je ne suis précédé par Monsieur le ministre. Il m'a sans doute perdu de vue, dans le cours de sa brillante existence, mais, dans l'obscurité de la mienne, moi, je ne l'ai pas oublié.

« Un jour, je tombai dans la rue, pris de faiblesse, juste au moment où le carrosse de Son Excellence passait. Il fait aussitôt signe d'arrêter, descend, me porte lui-même dans sa voiture et me fait conduire à l'hôpital, et là, voyant que je pleurais, que j'étais abandonné, triste et malheureux, il me prend dans ses bras et m'embrasse.

« Oh ! comment peindre la douceur infinie de ce baiser sur la lèvre du pauvre petit bossu abandonné, que personne jamais n'avait embrassé et qui était sevré depuis sa naissance de toutes les tendresses prodiguées aux autres enfants !... Jusqu'à mon dernier jour, je n'ai vécu que dans le souvenir de ce baiser qui, doux rayon lumineux, a éclairé le reste de ma sombre existence. Et, si Monsieur le Ministre n'entre pas, je ne veux pas entrer non plus, dussé-je être condamné à retourner sur la terre pour y reprendre mon collier de maux et de misères, car je ne saurais rester au ciel sachant que le seul qui m'ait jamais fait du bien, n'y est pas entré. Devant le trône du Tout-Puissant, je vais me prosterner encore, et je le supplierai d'appeler près de lui mon bienfaiteur, pour le récompenser de son doux et ineffable baiser. »

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, s'inclinant profondément, ouvrit toute grande la porte du ciel...

— « Vois, dit-il au Ministre, en lui montrant la terre perdue au confins de l'univers, de toutes tes œuvres terrestres, que tu croyais si grandes et si importantes, pas une ne vaut ton baiser d'amour et de miséricorde : lui seul l'ouvre la porte du ciel. Entre donc et apprend que c'est l'âme et non le corps qui possède la véritable vie. »

Et, tous deux, la main dans la main, s'entraînant l'un l'autre, — le puissant homme d'Etat, qui avait été le premier sur la terre, et l'humble petit bossu qui y avait été le dernier, — entrèrent ensemble dans le ciel, tandis que, derrière eux, l'ange au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, fermait en souriant le Livre de la Vie dont les pages d'or recèlent la vérité...

(Traduit de l'allemand par HELLA BASTIAN et ALGOL.)

UNE RECTIFICATION.

Dans le compte-rendu de la *Revue Spirite* d'avril, « Une séance chez Mme R. Noeggerath », le nom de Mme Matisse, l'une de nos signataires, a été oublié par l'imprimeur. Il faut donc lire :

Mmes Marche, une rayonnante ; Matisse femme du monde distinguée, etc. Cette signature est précieuse. Madame Matisse, matérialiste, porte le

nom d'un savant qui ne reconnaît rien en dehors de la matière ; et tout mou-
vement, suivant lui, n'est qu'une propriété de la masse-matière.

Rendons hommage à Mme Matisse en proclamant sa loyauté, sa bonne
foi. Qu'une opinion lui soit contraire ou non, elle n'hésite pas à signer le
fait dont elle a été témoin.

Aux dessins médianimiques qui m'ont été offerts par MM. Hugo d'Alési,
Desmoulin, Home, etc., je viens d'ajouter avec une grande satisfaction,
une collection de remarquables photographies (non médianimiques), de ra-
diations humaines obtenues par M. A. Majewski, à une époque lointaine.
Aujourd'hui il les fait à distance.

RUFINA NOEGGERATH.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

M. Léon Denis fera prochainement deux conférences à Nantes :

Le 1^{er} mai, 2 h. 1/2, conférence publique, salle Durand-Gasselin.

Le 3 mai, 8 heures, conférence privée, au local de l'Union spiritualiste.

Puis, à Bordeaux, le 8 mai, à 2 heures, grande salle de l'Athénée ; le 11,
conférence privée, au local de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

Toulouse aura ensuite deux conférences : le 14 mai, 8 heures, dans l'am-
phithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres et le 17, au local de la Société
toulousaine des études psychiques.

De Toulouse, M. Léon Denis, poursuivra probablement sa tournée dans
la région du Midi. Nous indiquerons ultérieurement les villes où il s'arrê-
tera.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC A LYON

La Fédération Spirite Lyonnaise, voulant donner plus d'éclat à la fête
anniversaire d'Allan Kardec, notre vénéré Maître, a, cette année, fait appel
au dévouement de notre ami, E. B. de Reyle, qui a bien voulu venir faire à
Lyon, à cette occasion, une conférence publique gratuite et contradictoire.
Le sujet choisi par l'orateur était celui-ci : Valeur sociale du spiritisme.

La grande salle des Fêtes du restaurant Michaud (où avait lieu cette confé-
rence), était garnie comme aux grands jours et, dans le public très nombreux,
nous avons été heureux de constater la présence de beaucoup de visages nou-
veaux parmi nos adhérents.

M. Henri Sausse, président de séance, a présenté l'orateur et rappelé en
quelques mots, la part active prise par M. E. B. de Reyle parmi les défen-
seurs et les propagateurs de notre philosophie, puis lui a cédé la parole.

Dans un discours magistral et qui, à maintes reprises, a soulevé d'una-

nimes braves parmi l'assistance, M. E. B. de Reyle dit d'abord l'état social de l'humanité primitive, état qui fut incontestablement des plus rudimentaires. Puis, passant en revue les différentes civilisations qui se succédèrent, depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, il fit toucher du doigt l'influence heureuse ou néfaste des idées en cours sur les populations qui les ont admises comme règle de conduite.

Au début, les races humaines à peine sorties de l'animalité s'entredéchirèrent pour la plus grande gloire du sanguinaire Moloch ; puis, c'est au nom du Jéhova des juifs, le terrible Dieu des armées, que les hommes semèrent partout, sur leur passage, la dévastation, la désolation, la mort. C'est alors qu'apparurent les Bouddha, les Confucius, les Socrate, les Platon, les Jésus, venant apporter, à la terre ensanglantée, les évangiles d'amour, de paix, de pardon, d'égalité, de fraternité. Mais les racines du mal sont si profondes, les instincts de férocité primitive si peu éteints que de nombreux retours offensifs se produisirent au cours des âges ; que l'humanité se couvre encore, après de brillantes éclaircies, de ténèbres profondes, percées seulement par les sinistres lueurs des bûchers sur lesquels expirèrent les défenseurs de la pensée libre.

Soudain, un cataclysme immense se produit : le vieux monde social tremble sur ses bases, chancelle et tombe renversé par le souffle puissant de la Révolution, apportant, à tous les peuples asservis, le nouvel évangile de Liberté, d'Égalité et de Fraternité.

L'orateur, faisant un retour en arrière, nous parle alors de ces fiers ancêtres de notre race, des Gaulois dont, malgré les invasions successives, nous continuons la lignée ; il nous montre leurs prêtres, les Druides, enseignant, dès l'origine de notre histoire, l'immortalité de l'âme, les vies successives et la communion certaine des êtres vivants avec ceux retournés dans l'au-delà.

La filiation est si grande, des idées de nos pères à celles que nous enseigne la philosophie spirite, qu'il semble que celle-ci n'est qu'un retour de celle-là.

Le spiritisme vient à son heure pour donner une orientation nouvelle à la pensée humaine. Il apprend à tous que chacun de nous est responsable de ses actes ; il enseigne que l'exercice de nos droits n'est que le corollaire de la pratique de nos devoirs et fait comprendre à tous la vraie liberté, la parfaite égalité, la féconde fraternité, et, à cette triologie sublime, il ajoute la solidarité sans laquelle nous ne pouvons progresser. L'égoïsme, dès lors, n'aura plus de place dans la société future, dont les membres devront être un pour tous, tous pour un.

Dans une magnifique envolée oratoire, il salue cet avenir qui nous

présage la diffusion du spiritisme et nous engage à y collaborer de toutes nos forces.

Des applaudissements très nourris marquent le plaisir des auditeurs, et leur approbation des idées développées par l'orateur.

Personne ne demandant la parole pour la contradiction, M. Sausse, au nom de l'assistance et de la Fédération Spirite Lyonnaise, remercie M. E. B. de Reyle de la superbe conférence qu'il vient de nous donner et exprime le vœu de revoir bientôt, parmi nous, le vaillant orateur que nous venons de si chaleureusement applaudir.

Une quête fructueuse, au bénéfice de la Caisse de secours pour les vieillards ou infirmes nécessiteux, a été faite à l'issue de la conférence.

A six heures, un banquet fraternel nous groupait, de nouveau, autour d'une table des mieux servies ; inutile de vous dire que la plus franche gaieté, la plus parfaite cordialité, ont présidé à ces agapes. Puis, au dessert, des toasts ont été portés : au maître Allan Kardec, à nos amis défunts, à nos frères en spiritisme. M. Sausse a porté la santé du conférencier et à l'espérance de le revoir prochainement. M. de Reyle a répondu que le plaisir qu'il éprouvait d'être parmi nous était trop grand pour qu'il n'ait pas lui-même le plus vif désir de répondre à l'appel de la Fédération Spirite Lyonnaise ; puis, il a levé son verre à l'union, à la concorde, entre tous les défenseurs du spiritisme.

Les chanteuses et les chanteurs ont eu ensuite la parole et la soirée s'est terminée, à la satisfaction générale, par une sauterie des plus animées que suspendait, de temps à autre, l'un des meilleurs morceaux du répertoire de nos artistes.

H. SYLVESTRE.

Nous donnerons le compte rendu de la Fête-Anniversaire d'Allan Kardec, célébrée par la Fédération Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes, dans notre prochain numéro.

PHÉNOMÈNES ETRANGES

Les journaux américains racontent les faits suivants : A plusieurs reprises, durant les années 1898, 1899 et 1900, des ombres singulières ont été observées, se projetant sur la façade principale de la « Maison-Blanche », palais habité par le président des Etats-Unis à Washington, façade tournée vers le nord. Ces ombres étaient produites par le soleil donnant sur une balustrade, placée à la partie supérieure du palais. L'une de ces ombres représentait une vieille femme, courbée en avant, la main posée sur un objet ressemblant à un rouet. C'est à cette époque que mourut la mère du président Mac-Kinley.

Quinze jours après, l'ombre prit une autre forme, dans laquelle chacun put reconnaître un avant-bras humain avec la main et l'index étendus comme pour avertir ou pour faire un reproche. Cette figure persista plus de trois semaines et causa une grande sensation, non seulement dans l'entourage du président, mais dans toute la ville. On l'interprétait de différentes manières. Il y avait des personnes qui soutenaient que cette figure voulait dire que les Etats-Unis étaient menacés des désastres que pourrait entraîner la politique impérialiste. D'autres personnes prétendaient, que la politique n'y avait rien à faire, mais que l'apparition de ce bras humain menaçant se rapportait exclusivement à la personne du président Mac-Kinley. Enfin, le 7 février 1899 à 1 heure moins 10 du matin, on vit apparaître sur un grand pilier, à l'angle nord-ouest du portique, une forme d'abord indécise qui, à une heure et quart, représentait, avec une exactitude surprenante, le profil de la face et des épaules du président Mac-Kinley. Au bout de dix minutes, l'image redevenait indécise et peu à peu prit la forme exacte du visage de la reine Victoria d'Angleterre avec, sur la tête, un objet ressemblant à une couronne. Cette image s'altéra au bout de dix minutes pour s'effacer graduellement ensuite. Deux heures après, on observa sur le pilier nord-est, éloigné de quarante pieds du premier, la succession de mêmes figures, exactement comme les premières.

Ces faits étranges, qui ont été observés par un très grand nombre de personnes dignes de foi, sont parfaitement authentiques et ont été publiés successivement par les journaux : « *The Washington Post*, *The Evening Star* de Washington, ainsi que *The Sunday Sun* de New-York. Aujourd'hui, on est fermement persuadé, à Washington, que ces étranges ombres se rapportaient à la mort de la reine-Victoria et à l'assassinat du président Mac-Kinley.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE NOUVEAU SPIRITISME

Des lecteurs de la *Revue Spirite* me demandent quelle est au juste la Doctrine du Nouveau Spiritisme.

Je me hâte de les en informer, La voici, résumée en quelques propositions :

A. — Je ne conçois pas le monde sans une intelligence suprême.

En présence des malheurs de notre planète et de la lenteur du progrès, je suis certain que cette intelligence *n'est pas* toute puissante et ne peut pas avoir créé l'homme égoïste de tempérament et altruiste d'aspirations. Dieu n'a créé qu'une partie de l'homme. Le corps et toutes les mauvaises tendances ne peuvent pas venir de la même source que l'Esprit, qui est l'essence du Bien.

B. — L'homme n'est pas responsable. Un seul argument suffit pour le démontrer d'une *façon irréfutable*.

Dès l'instant que je n'ai choisi ni les matériaux qui constituent mon être physique, ni les matériaux qui constituent mon être moral, je ne puis pas être responsable de ce que peut faire cette agglomération de microbes, cet agrégat d'agrégats.

Tous les hommes, sans exception, sont innocents. C'est un malheur que d'être obligé de punir.

Les lois pénales doivent être conservées, parce qu'elles diminuent le nombre de ceux qu'on appelle à tort des coupables.

C. — Lorsque tous les hommes seront convaincus, par la science, qu'il n'y a pas de liberté, *le pardon s'imposera à tous et, tous, nous aurons hâte de diminuer le nombre des victimes de la vie.*

Le supplice du Christ symbolise, pour nous, l'Innocence de l'humanité tout entière.

D. — L'altruisme sauvera le monde, en faisant succéder à l'Empire de la Chair (ou du Diable) l'Empire de l'Esprit (ou de Dieu). (Tout ce que le passé a dit *religieusement*, l'avenir le répètera *scientifiquement*. On se servira d'autres termes et la Certitude remplacera la Foi.)

L'homme aimera l'homme, *parce que* son plus grand bonheur sera d'aimer son prochain.

Tous les livres sacrés affirment qu'un jour doit venir où le bonheur règnera, sur la Terre, par l'Amour.

Le nouveau spiritisme a la certitude que ce jour est très prochain.

Ainsi soit-il !

ALBIN VALABREGUE

Genève le 13 avril 1904.

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir,

par HENRI CONSTANT

Ce volume complet, bien pensé, bien écrit, est dû à une plume qu'on dirait toute militaire tant elle est ferme, énergique et concise.

Ce travail sur le Christ et le Christianisme, œuvre de longue haleine, a demandé à M. Henri Constant bien des recherches pour composer ce livre, et bien des veilles pour le rédiger, après l'avoir coordonné avec un soin exquis.

Nous ne pouvons, bien que l'ayant lu, apprécier ce livre d'une façon exacte réservée à un autre penseur, cependant, comme l'auteur fait depuis de longues années profession de spiritisme, nous engageons les spirites à le lire, afin de mieux comprendre la doctrine de ce grand sage, de ce puissant adorateur de l'humanité, sa sœur que fut le Christ.

Les notes qui, dans ce savant volume, succèdent au « résumé », chapitre magistralement traité, permettront au lecteur d'acquérir une idée exacte de ce qu'est une religion, de ce qu'est notre religion.

Ces notes forment à elles seules un volume instructif et complet.

Sur la prière de quelques-uns de ses amis et afin de répandre cet ouvrage dans les rangs de tous les esprits indépendants et des spirites, l'auteur veut bien consentir, ce qui est une preuve de désintéressement, à diminuer le prix de ce livre qu'il laissera à 2 fr. 50 au lieu de 3 fr. 50.

Si nous n'avions pas cette raison à offrir pour reparler de cette étude philosophique, nous n'aurions pas pris la plume pour faire une réclame inutile à cet ouvrage, c'est seulement pour remercier l'auteur (qui veut bien nous compter au nombre de ses amis), de penser au lecteur tout d'abord, ce dont nous sommes heureux de le féliciter.

LEOPOLD DAUVIL.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

A ma femme.

C'était dans la Provence, un site maritime,
Le spectacle était beau, grandiose, sublime :
La mer était limpide et le ciel était bleu,
Le soleil dans les flots plongeait son disque en feu,
Et de l'ardent foyer, des gerbes de lumière
Tamisant leurs rayons ainsi qu'une poussière,
Sur les monts, dans les bois, partout laissaient pleuvoir
De tremblantes clartés sous les ombres du soir.
L'air était tiède et doux ; le vent soufflait à peine,
Et son souffle ondulait les épis de la plaine ;
Le laboureur joyeux contemplait ses moissons ;
Le pêcheur sur le golfe entonnait ses chansons :
L'un penché sur la terre — et l'autre sur les ondes —
Et la plaine et la mer, ces nourrices fécondes,
Chacune, dans son sein, concevait un trésor,
Sous les vagues d'azur — et sous les vagues d'or.
C'était l'heure du soir, heure sainte et bénie,
Où toute la nature est pleine d'harmonie :
L'heure où mêlant son rythme au chant universel
La voix humaine monte aux pieds de l'Eternel.

Debout sur le coteau fait de lumière et d'ombre,
Un homme projetait sa silhouette sombre :
Sans nul doute, à le voir, on l'eût pris pour un fou,
Il allait et venait, sans but, sans savoir où,

Désespéré, févreux et le regard farouche ;
Des mots incohérents se heurtaient sur sa bouche ;
Il semblait agité de sentiments divers :
Ses traits étaient tantôt durs, douloureux, amers, —
Parfois tristes et doux ; et quand de pleurs humide,
Son regard pénétrait les profondeurs du vide,
Il semblait que ses yeux lançassent tour à tour
Sous de fauves éclairs, quelques lueurs d'amour.

Tout désordre moral accuse une souffrance :
Vivre, c'est espérer ! Qui n'a plus l'espérance,
Traîne ici-bas ses jours dans un pénible exil,
Que faisait là cet homme et quels maux souffrait-il ?

Il n'avait pas trente ans ; on le disait poète ;
Ses dieux étaient Byron, Hugo, Shakspeare et Goethe.
Il avait épuisé, prodigue voyageur,
Tous les trésors d'amour contenus dans son cœur.
L'excès l'avait conduit à se tromper de route :
Il avait pris la foi pour n'arriver qu'au doute.
Nature insatiable, ardente, extrême en tout,
De ses rêves d'hier, aucun n'était debout.
Voici de Stelio brièvement l'histoire :
A vingt ans, riche, épris de ce rêve — la gloire,
S'il eût joint au désir la résolution,
Il eût donné carrière à toute ambition.

Esprit doué, fécond, mais incertain, mobile,
Comme tous ceux pour qui le travail est facile,
Jeune, il brigua trop tôt les honneurs du succès ;
Mal conseillé, de plus confiant à l'excès,
Il crut qu'il suffisait de s'affirmer pour être ;
Maintes fois ses amis l'avaient acclamé maître.
Ce qu'il ne comprit pas, — (ce sont de grands enfants —
Tous ces rêveurs épris de songes triomphants)
C'est que les faux amis qui le sacraient poète,
Bien moins à son talent qu'à son or faisaient fête,
Il était jeune, riche ; on lui fit une cour ;
De tous les désœuvrés il fut le dieu du jour.
Il eut salon, dîners resplendissants, maîtresses ;
Il but à pleine coupe à toutes les ivresses ;
Prodigue d'amitié, comme prodigue d'or,
Il jetait à tous vents l'un et l'autre trésor.
Cela dura huit ans... et puis, on le devine,
Ce rêve eut une fin terrible, la ruine.
Un voile s'étendit funèbre à l'horizon.
Le réveil avait fait chanceler sa raison.

Sage, il eût repoussé les conseils de l'envie,
Et n'eût point au hasard abandonné sa vie.
Il eût compris que tout doit venir en son temps,
Que les fruits de l'automne étaient fleurs au printemps.
Mais il était de ceux, jeunesse échevelée,
Qui descendent gaiement notre sombre vallée,
Toque au front, plume au vent, légers, insoucieux,
Dont le regard railleur, superbe, audacieux,
Semble répondre à qui sagement les sermonne :
Arrière donc vieillards ! Nous jeunes. — Courte et bonne !
Pauvres fous dont l'histoire est la même toujours.
Or, Stelio perdit ainsi ses plus beaux jours ;
Et jeune, après avoir gaspillé ses richesses
Dans les tripots dorés, comme aux pieds des drôlesses,
Pour ce souffle maudit d'un poison corrupteur,
A l'amour chaste et pur il dut fermer son cœur.
Pour tout ce qui fait ombre et tache dans la vie,
Il abdiqua la foi, cette aile du génie ;
Et triste conséquence, indifférent au bien,
Blasé, lassé de tout, ne croyant plus à rien,
Un jour que le chemin lui parut plus aride,
Il sonda de son cœur le néant et le vide,
Et l'esprit égaré, dans un fiévreux transport,
Il conçut le dessein de se donner la mort.

Il était là, debout, perdu, l'œil fixe et sombre,
Dans des rayonnements de splendeurs, — lui, vaine ombre !
Ainsi, sous ce beau ciel plein de sérénité,
Où l'âme conversait avec l'immensité.
Devant ces horizons sans fin, routes profondes,
Qui par delà les mers nous cachent d'autres mondes ;
Quand la terre vers Dieu laissait monter sa voix,
Quand les fleurs de la plaine et les arbres des bois
Exhalaient dans l'air pur leur haleine embaumée,
Et que le vent du soir, secouant la ramée,
Portait des nids de mousse aux échos d'alentour,
Les doux frissonnements et les chansons d'amour.
Ainsi, quand tout chantait, quand tout dans la nature,
Epandait ses parfums, sa voix ou son murmure ;
Quand l'air vivifiant, doux et fécondateur,
Laisait tomber sur tout le germe créateur ;
Lui qui reçut de Dieu le sentiment de l'être,
Dont l'esprit animé du désir de connaître,
Pour sonder le passé, le présent, l'avenir,
Avait tout effleuré sans en rien retenir ;
Lui, poète et penseur, dont un peu de science
Avait sans rien prouver détruit toute croyance,
Il s'arrêta près de la borne du chemin,
Et sans qu'un mouvement ait fait trembler sa main,

Il prit un pistolet... et l'œil morne, livide,
Il allait consommer l'œuvre du suicide...

Un geste l'arrêta... Droit et ferme, un vieillard,
Austère majesté parut à son regard :
— Malheureux ? malheureux ?... quelle sombre démence
Obscurcit ta raison ?

— Vieillard, si l'existence
A tant de prix pour toi, passe et suis ton chemin !
Garde en ton cœur l'espoir d'un joyeux lendemain,
Mais laisse-moi mourir ; je suis las de la vie !
Laisse-moi... fuis... à moins qu'il ne te prenne envie
De voir, gai spectateur, quelques débris sanglants
De mon crâne brisé, rougir tes cheveux blancs ;
Ou que, penché muet sur ma carcasse humaine,
Pour découvrir le mot d'une science vaine,
Tu ne veuilles chercher, quelle fibre ou lambeau ;
De ce corps qui n'est plus contenait le flambeau ;
Ou bien encor, battant, dont l'âme est envolée,
Quel dernier son rendit cette cloche fêlée !
Allons fuis... laisse-moi !

— Non, je ne fuirai pas.
Une invisible main m'a conduit sur tes pas :
Providence ou hasard, peu m'importe. Je reste.
J'accomplis mon devoir... que Dieu fasse le reste.
Oh ! je n'ai nul souci de la cendre des morts.
Lorsque la terre en elle a fait rentrer nos corps,
La poudre du tombeau n'est que vile poussière.
Je sais vers quel foyer remonte la lumière !
Et si je viens à toi, pauvre désespéré,
Ce n'est pas pour scruter, d'un esprit égaré,
Le décevant tableau ; mais à sa plainte amère,
Je viens prendre ma part des douleurs de mon frère.
— Le Christ est mort, vieillard — et la fraternité
N'est qu'un mot. Laisse-moi ! Je hais l'humanité.
— Hélas ! rien dans ton cœur ! Pas un mot qui le touche !
Rien, l'implacable haine... et toujours sur ta bouche
Un stérile mépris ! Ainsi, le Christ est mort ?
Et morts aussi, tous ceux, dont l'incessant effort,
Fut de semer au fond de toute âme avancée,
Dans un germe d'amour, quelque grande pensée ;
Tous ceux : savants, tribuns, puissants législateurs,
Philosophes, guerriers, hardis explorateurs,
Mille noms de héros et de martyrs sublimes
Qui firent de clartés resplendir nos abîmes !
Où sont-ils ? Dieu le sait ! Leurs œuvres sont partout...
La matière est dissoute... et l'esprit est debout.
Pour doter l'avenir d'une sainte harmonie
Chacun d'eux au progrès dévoua son génie —

Et qui sert la science ou bien la liberté,
Sache-le, celui-là servit l'humanité.
Mais toi, qui donc es-tu ? Christ est mort ! Ame ingrate !
Quoi, tu n'as donc rien là, dans ton cœur, rien qui batte ?
Pourtant, tu n'as pas dû répudier la foi ;
Il doit bien être encor dans quelque coin de toi,
Un sentiment, que sais-je... une fibre endormie,
Qui n'attend que le son de quelque voix amie,
Pour sentir, s'éveiller et renaître à l'amour.
Regarde... ouvre les yeux et l'esprit tour à tour,
Et parmi les splendeurs où ton regard se pose,
Dis-moi, ne vois-tu rien ? N'est-il pas une chose,
Dont la magnificence ou la sublimité
Vienne en ton doute affreux parler d'humanité ?
Cherche dans le passé... l'espérance y peut naître.
Interroge ton cœur... il est un nom peut-être,
Un nom béni qui peut y surgir tout à coup...
Le suicide est l'œuvre ou d'un lâche ou d'un fou !
Ta mère, souviens-toi ! Ta mère, pauvre femme !
Dont tu vas, sans pitié, meurtrir et briser l'âme !

— Ma mère est morte, hélas ! Je suis un orphelin.

— Eh bien, s'il est encor un sentiment humain
Qui puisse vivre en toi, c'est ta mère, sans doute,
Et non point le hasard qui m'a mis sur ta route.
Sous les ombres du soir, son esprit suit tes pas,
C'est elle qui te parle et tu ne l'entends pas.
Elle te dit : Mon fils, ton pied est sur l'abîme...
Quand la mort ne vient pas, la chercher, c'est un crime !
Se détruire n'est rien — savoir bien vivre est tout ;
Abdiquer c'est déchoir — Il faut rester debout !
Songe qu'à tous les maux notre cœur est en butte,
Que pour tous, ici-bas, la vie est une lutte,
Et que grand est celui qui sait, vaillant soldat,
Porter la tête haute au milieu du combat.
Songe qu'un même exil a fait les hommes frères,
Que du bien et du mal nous sommes solidaires,
Et que chacun pour tous, et que tous pour chacun,
Nous devons élever l'édifice commun.
Songe enfin, que la vie en deux mots se résume :
Recevoir et donner. Selon toute coutume,
En comptabilité — c'est le doit et l'avoir,
En contrat social — le droit et le devoir.
Et celui-là, serait étrangement honnête,
Qui se donnant la mort croirait payer sa dette.

— Qui que tu sois vieillard, pardonne à ma douleur
De n'avoir pas compris les élans de ton cœur ;

Pardonne et sois béni, toi dont la voix austère
 Evoque à mes pensers le doux nom de ma mère.
 Mais que puis-je espérer ? Vaut-il pas mieux mourir,
 Quand le sort nous accable, et qu'on ne peut tarir
 La coupe d'amertume où notre esprit se noie ;
 Quand il n'est plus de but à nos jours, plus de joie ;
 Quand l'espoir, ce flambeau qui rayonne et qui luit,
 S'est éteint à jamais, et que la sombre nuit
 Fait tinter comme un glas ses lentes agonies,
 Vaut-il pas mieux jeter sa cendre aux gémonies,
 Que de traîner toujours, dans un lugubre effort,
 Sous un fardeau de chair qui palpite — un cœur mort ?
 — Non ton cœur n'est pas mort, ni morte l'espérance.
 Sache dompter le mal, maîtrise ta souffrance,
 Et ce flambeau, soleil un instant obscurci,
 Resplendira plus doux à ton regard. Ainsi :
 Quand après une nuit d'effroyables orages,
 La brise du matin dissipe les nuages ;
 Sur la crête des monts que frange l'Orient,
 Quand enfin le soleil apparaît souriant,
 Remise des terreurs dont elle était la proie
 La nature s'émeut d'une indicible joie :
 Tout s'anime, renaît, et vers l'astre du jour
 Comme s'il fut son Dieu lève un regard d'amour.

. . .

Le vieillard s'était tu... mais parfois le silence
 Touche les cœurs blessés, bien mieux que l'éloquence :
 La rudesse d'un mot pousse à l'affolement...
 L'effluve du regard est un apaisement.
 Stélio subissait la suggestion lente,
 Et si sa volonté se montrait hésitante,
 Il était, sans nul doute, aisé de le prévoir,
 La balance penchait en faveur du devoir.
 Pour en fixer l'esprit un rien devait suffire,
 Et comme illuminé par un divin sourire,
 Le bon vieillard tendait à Stélio la main,
 Celui-ci s'écria dans un sanglot soudain :
 — Oui, le Christ est vivant ! car ils sont ses apôtres
 Ceux qui prennent à cœur la souffrance des autres,
 Et qui, sans demander la cause des revers,
 Viennent à l'insensé tendre leurs bras ouverts ;
 Ceux dont le but constant est d'élever les âmes,
 Et qui, calmes et grands, sous nos mépris infâmes
 Pardonnent au pervers sa sombre iniquité,
 Heureux, s'ils l'ont conquis à notre humanité.

Père... père... ton cœur a vaincu ma folie,
Parfais ton œuvre... et sois l'arbitre de ma vie!

— Sois mon fils, Stélio! Ce que fut ton passé,
Je n'en veux rien savoir... tes pleurs l'ont effacé.
Tu n'eus de torts que ceux de la jeunesse, en somme.
Reconquiers ton estime en sachant être un homme.
L'avenir est ouvert large et vaste à tous ceux,
Qui, l'esprit animé d'un souffle généreux,
Marchent vers le progrès, leur grande âme guidée
Par ces deux mots puissants: la justice et l'idée.
Viens sous mon humble toit. Quelques jours de repos
Apporteront le calme en ton cœur, et dispos,
Quand tu ne seras plus obsédé par le doute,
Vers des destins meilleurs, tu poursuivras ta route.
Viens! c'est ta mère, enfant, qui vers toi m'a conduit.

Ce n'était plus le jour et pas encore la nuit,
Et cependant, au ciel, brillaient quelques étoiles;
La nature, prodigue en émouvants tableaux,
Semblait se préparer pour des décors nouveaux.
Tous les bruits, par degrés, rentraient dans le silence:
Bruits d'ailes, chants d'oiseaux, que l'air vibrant balance
Parmi les tamaris et les genêts en fleurs,
Crissement de l'insecte aux multiples couleurs;
Tout se taisait, hormis, rugissante et farouche
La grande voix des mers, qui, l'écume à la bouche,
Accourt du large et vient confier aux brisants,
Le nom des naufragés que roulent les jusants.

Par d'agrestes sentiers où fleurit l'aubépine,
Tous les deux lentement descendent la colline;
Une bastide simple et rustique est au bas:
C'est là, bientôt enfin, qu'ils arrêtent leurs pas.
Des aboiements joyeux fêtent la bienvenue;
Et du seuil accourant, gracieuse, ingénue,
Une mignonne enfant tend ses bras au vieillard,
L'étreint, l'embrasse et dit: Comme vous rentrez tard!
Oh! grand père! mon Dieu, que j'étais inquiète!
C'est mal de tourmenter votre pauvre Alliette
Voyez, d'avoir pleuré, j'ai les yeux gros. Eh bien!
Grand père, à tout cela, vous ne répondez rien!
Il sourit, lui montrant, discret dans la bruyère,
Stélio demeuré quelques pas en arrière:
« J'amène un hôte, enfant. Pour franchir notre seuil,

Il attend de ta bouche un bienveillant accueil;
Va...

Stélio vers lui crut voir venir l'aurore,
Tant la candide enfant qui s'ignorait encore,
Avait de grâce pure en sa chaste beauté.
— Soyez le bienvenu, dit-elle avec bonté,
Monsieur, vous apportez avec vous de la joie;
Un hôte est un ami que le ciel nous envoie.

(*A suivre.*)

JULES MONIOT.

ERRATA. — Dans la *chronique* d'avril, *Une visite à bonne-Maman*, p. 243, 17^e ligne, il faut lire au lieu de : Cet accent si touchant, etc., Cet *accueil* si touchant...

Deux lignes plus loin : au lieu de : Ce n'est pas ma grand'mère, lire : Ce n'est pas *une* grand'mère.

... — page 244, l'avant-dernier alinéa débute par : Ainsi comme on a profité ; c'est : *Aussi comme on en a profité*, qu'il faut lire .

Le Gérant : PAUL LEYMARIE